

# L'APOTRE



CHOCARNE-MOREAU

QUI S'Y FROTTE, S'Y PIQUE

MAGAZINE CATHOLIQUE

*Lecture pour tous, jeunes et vieux.*

## TEXTE

Page		
401	— Les vacances .....	EDOUARD-V. LAVERGNE, ptre.
402	— L'antienne des agonisants. ....	ÉMILE BAUMANN ( <i>La Maison</i> ).
405	— La descente rapide. ....	J.-ALBERT FOISY.
407	— Et les idoles tombèrent .....	A. ROY, S.J. ( <i>Le Messager Canadien du S.-C.</i> ).
411	— Une héroïne contemporaine .....	L. ZEYS ( <i>Le Noël</i> ).
420	— Chronique littéraire : <i>Les habits rouges</i> . ....	FERDINAND BÉLANGER.
422	— Éphémérides canadiennes : juin. ....	
426	— La machine humaine : la vieillesse .....	LE VIEUX DOCTEUR.
428	— La "tumeur blanche" du genou .....	C. B. ( <i>La Croix</i> ).
430	— Les légumes. ....	( <i>La cuisine à l'école primaire</i> ).
432	— Le mal n'est pas à la ville mais à la campagne. ....	THOMAS POULIN ( <i>Le Travailleur</i> ).
434	— Pour s'amuser. ....	
435	— Seigneur, mon âme est triste. . . ( <i>poésie</i> ). ....	GUY DE VAUDREUIL.
436	— L'Héritier des ducs de Sailles ( <i>feuilleton</i> ). ....	M. DELLY.

## ILLUSTRATIONS

406	— Vue du grand canal de Venise .....
410	— Le "Richelieu", le nouveau navire de la "Canada Steamship".
312	— Les foins sur la rive sud du St-Laurent. ....
415	— La rivière des Mille-Isles .....
419	— Le dévoilement du Monument Taschereau .....
422	— S. G. Mgr A.-X. Bernard .....
423	— Feu M. J.-E. Prince. ....
423	— La ferme de Maizerets. ....
424	— Le monument Taschereau. ....
425	— L'hon. M. Furguson. ....
425	— Pont suspendu qui sera érigé entre Anthony's Nose et Port Clinton, E. U. ....
433	— Le vieux Québec : vue du Palais de l'Intendant. ....

"L'Apôtre" est publié par l'Action Sociale Catholique, qui fut fondée par Son Éminence le cardinal Bégin, par lettre pastorale du 31 mars 1907, et encouragée par Pie X, par bref pontifical daté du 29 mai 1907, et par S. S. Benoît XV.

Il a pour objet de fournir une saine lecture, de propager et de défendre la foi catholique. "L'Apôtre" répond aux attaques dirigées contre l'Église catholique et rétablit la doctrine catholique faussement représentée. "L'Apôtre" veut renseigner les catholiques en quête d'informations sur la doctrine de l'Église, les questions d'apologétique, d'histoire, etc. "L'Apôtre" publie, à l'adresse des grandes personnes et des enfants, d'intéressants récits où brille la note catholique, et qui sont adaptés à l'état d'esprit des uns et des autres.

## AVANTAGES SPIRITUELS

Une messe est dite chaque semaine pour tous nos abonnés et pour les membres vivants et défunts de leur famille.

## NOTRE GRAND CONCOURS LE SEDAN FORD

Il nous fait plaisir d'annoncer à nos Concurrents et lecteurs, que Monsieur A.-P. Tremblay, 4581, rue Sherbrooke Ouest, Montréal, a gagné le Sedan Ford que nous offrons comme Prix Spécial durant le Concours. M. Tremblay trouva la réponse juste au Bocal de Fèves. Nous présentons à ce distingué Concurrent, nos félicitations les plus cordiales.

### Il y avait 4041 fèves dans le bocal

Le résultat final du grand concours paraîtra dans le prochain numéro de "l'Apôtre". Ne manquez pas de vous le procurer.

# L'APÔTRE

PUBLICATION MENSUELLE

DE

L'ACTION SOCIALE CATHOLIQUE

Rédaction et Administration : 103, rue Ste-Anne, Québec.

VOLUME IV

QUÉBEC, JUILLET 1923.

No 11

## Les vacances

**N**OS collègues et nos couvents sont à peu près déserts. Dans les vastes corridors plane un silence solennel. Toute la gente écolière et toute la gente professionnelle ont fui.

Les uns, jeunes garçons et jeunes filles, sont partis le cœur en liesse à la pensée de revoir leurs parents, la maison paternelle, le village natal, et l'imagination en feu au mirage des plaisirs variés qu'ils se promettent. Depuis des mois, ils rêvent de courses folles et libres à travers la campagne, de veillées prolongées dans des fêtes toujours nouvelles, et de matinées dont nulle cloche importune ne viendra troubler les premières heures.

Les autres, religieux et religieuses, après avoir mis un peu d'ordre dans la maison silencieuse, au moment où j'écris sont en retraite. Ils vont s'y refaire une abondante provision de forces morales et de dévouement pour la rentrée.

Mais ils ne seront pas sans penser à leurs chers élèves auxquels ils ont donné tant de soins.

Les vacances, ils le savent, c'est une époque périlleuse. De tous ceux qui y sont entrés, il y a déjà quinze jours, combien vont gaspiller en ces quelques semaines les fruits de dix mois de travail ! Combien, pauvres naufragés, ne reviendront plus ! Combien rapporteront de profondes et incurables blessures !

Dans leurs foyers des parents les ont accueillis avec joie, les mères y ont mis une tendresse débordante, toute chaude et trop caressante peut-être. Ah ! ceux qui leur sont arrivés ce ne sont pas des prodiges en haillons, au cœur souillé, à la volonté diminuée, l'intelligence égarée.

Non, ils portent sur eux les espoirs et les légitimes ambitions de toute la famille. Si leur teint a pâli, si leurs yeux ont perdu de l'éclat, si les traits sont tirés, c'est le signe que ces chers enfants ont travaillé ferme.

Comme ils vont avoir besoin de repos !

Et c'est aux parents que je voudrais donner à méditer les quelques lignes suivantes. Je les tire d'une lettre que j'ai lue dans La Relation des Jésuites.

Cette lettre n'est pas d'hier. Elle date de 1661 et fut écrite par un malheureux français tombé avec ses compagnons aux mains des Iroquois. Elle raconte à quels tourments lui et ses compagnons furent soumis, et de quelle héroïque force d'âme tous firent preuve.

“ Nous sommes ici, trois Français, qui avons été tourmentés ensemble, et nous nous étions entendus ensemble, que pendant que l'on tourmentait l'un des trois, les deux autres priaient Dieu pour lui. Ce que nous faisons toujours ; et nous nous étions entendus aussi que pendant que les deux priaient Dieu, celui qui serait tourmenté chanterait les Litanies de la Sainte Vierge, ou bien l'Ave Maris Stella, ou bien le Pange lingua. Ce qui se faisait.

Il continue :

“ Connaissez-vous Loys Guimont, pris cet été ? Il a été assommé à coups de bâton et de verges de fer ; on lui en a tant donné qu'il est mort sous les coups. Mais cependant, il ne faisait que prier Dieu, tellement que les Iroquois, enragés de le voir toujours remuer les lèvres pour prier lui coupèrent toutes les lèvres hautes et basses. Que cela est horrible à voir ! ”

Récit émouvant où apparaissent une extraordinaire habitude de la prière, une héroïque force d'âme, un amour de Dieu sans limite. Celui qui a écrit cette lettre était de la génération

de Dollard. Les parents de ce temps-là, ne léguaient pas à leurs fils autant d'argent que ceux d'aujourd'hui, ils ne les entouraient pas d'autant de délicatesses, mais quels héros ils formaient!

C'est à faire des hommes qui sachent prier, qui sachent se vaincre et qui sachent aimer Dieu que travaillent, dans nos collèges et dans nos couvents, tous nos éducateurs et nos éducatrices.

Voilà le trésor, la part d'héritage dont ils veulent les enrichir.

S'ils n'avaient en vue que de former des bacheliers, de multiplier des teneurs de livres et de dresser d'habiles musiciennes, le résultat ne vaudrait pas les sacrifices qu'il coûte.

Hélas! C'est souvent l'unique point de vue qu'aperçoivent trop de parents. Du principal, qui est la formation chrétienne, ils ne paraissent avoir aucun souci.

Aussi pour eux, quand il s'agit de leurs enfants en vacances, repos devient paresse, vie désordonnée, vie sans prière, vie livrée à tous les hasards du caprice, à toutes les impulsions du mal.

De telles vacances sont désastreuses. Comment ne le seraient-elles pas? . . . Le peu que l'enfant avait acquis au collège, il le perd en quelques jours. Car rien ne remplace l'éducation de la famille. A de rares exceptions près, tout ce que peuvent les meilleurs éducateurs c'est d'y apporter aide et développement.

Ah! si tous les parents voulaient comprendre cela, combien l'œuvre de nos collèges serait plus féconde, le dévouement de nos religieuses, de nos Frères et de nos prêtres ne se perdrait pas en résultats nuls pour tant d'enfants!

Qu'ils y pensent donc!

Car, en ces jours de plaisirs fous, et de grosses ivresses, il importe de former des générations fortes, entraînées à la lutte, grandies dans la prière et le sacrifice, embrasées de l'amour de Dieu.

Là, est l'espoir de survie et de résistance pour notre race en ce pays.

Là, est l'accomplissement des desseins de Dieu sur nous.

Édouard-V. LAVERGNE, ptre.

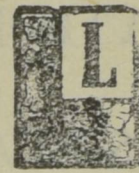
Un petit neveu à son oncle :

— Dis donc, mon oncle, pourquoi donc que tu as des lunettes?

— Mais, c'est pour y voir mieux. . .

— Ah! . . . Tu es donc bien curieux? . . .

## L'antienne des agonisants



LE samedi 2 juillet 1898, mon frère Léon, Dominicain, s'embarquait à New-York sur la *Bourgogne*; il quittait, voulant revoir la France, et nous qui l'attendions, le couvent de Rosary-Hill où il avait, quarante-huit mois, peiné dans l'espérance, au service de son Ordre, pour la haute gloire de Dieu.

Avec lui partaient son prieur, le P. Cyprien Florisoone, et le P. Bernardin Merlin, Breton de Saint-Brieuc. Un quatrième devait les joindre; il manqua de quelques heures le bateau. Mon frère, qui portait en religion le nom de P. Joseph, était le plus jeune des trois: il allait vers ses vingt-cinq ans.

Résolu à ne plus retourner en Amérique, il avait mis dans son bagage jusqu'à ses notes de théologie. Mais laissait-il, sans se retourner tendrement, les amis de là-bas, son monastère très pauvre, dont il avait, à travers mainte adversité, assuré la subsistance, la cellule qui l'avait aidé à faire de son être intime quelque chose de simple et de radieux, comme elle, les courses d'apôtre qu'il osait dans une paroisse montagnarde vaste de cinq lieues, par des tourmentes de neige, sur un vieux cheval, son habit de moine en paquet à l'arçon, tantôt seul, tantôt accompagnant le P. G. . . intrépide coureur d'aventures, chez qui Léon retrouvait son esprit de violence conquérante?

Au moment de la séparation, il fut triste à la mort. Il pressentait peut-être que la traversée prochaine serait le signal du grand voyage, et, dans la vigueur d'une bouillante jeunesse, il ne renonçait pas à la terre sans que sa nature frémit.

L'attente d'un événement douloureux — ils ne savaient lequel — monta sur le bateau avec lui et ses deux compagnons. Le capitaine Deloncle en fit la remarque au P. Bernardin, homme pourtant d'humeur joviale, musicien fervent, enclin, comme mon frère, à percevoir dans un beau chant d'Eglise les prémices des voix angéliques.

— Père, où avez-vous perdu votre gaieté?

— Je n'en sais rien, quelque chose pèse sur nous. L'avenir l'éclaircira.

Il y avait quarante heures que, pour les passagers de la *Bourgogne*, l'Amérique avait dis-

paru. Le vapeur, au lieu de suivre la courbe habituelle des transatlantiques et de laisser à sa gauche l'île de Sable, se dirigeait droit vers le Nord. Entre la Nouvelle-Ecose et Terre-Neuve s'épaissit une région de brumes semblable au légendaire pays des Cimmériens. Même en été, aux heures chaudes, quand le soleil a mangé le brouillard, on voit traîner sur la mer des bandes de vapeurs, comme sur les bas-fonds d'une prairie. Le plus souvent, l'atmosphère reste opaque, impénétrable. A une distance de vingt mètres, toute lumière succombe, les formes en mouvement s'anéantissent, les bruits s'éteignent ; les navires glissent tels que des fantômes, et leurs sirènes, qui brament de minute en minute, halètent assourdies, comme si elles avaient dans la gorge un tampon de laine.

C'était cette banquise de brouillards que franchissait la *Bourgogne*. Les voyageurs en prenaient insouciamment leur parti. Le dimanche soir, on avait joué, on avait dansé, on s'était diverti fort tard. A l'aube du lundi, la masse des passagers dormait d'un lourd sommeil, avec la sécurité de gens qui ont foi dans un bout de planche et de tôle pour les séparer du gouffre. Rien, cependant, ne fait plus songer à un convoi funèbre, qu'un navire fendant le flot noir, l'ombre, la brume où se noient ses fanaux, et chargé d'une silencieuse cargaison de dormants.

Les trois Dominicains s'étaient recueillis, le dimanche, à l'écart des fêtes ; ils avaient reposé, à demi vêtus, selon la coutume de l'Ordre ; ils s'éveillèrent sans doute comme d'habitude. Peu après 5 heures, au couvent, la cloche de la chapelle les appelait à Prime.

Brusquement, ils perçurent dans le flanc du bateau, à bâbord, un choc et un craquement inexplicables. Puis il sembla que des caisses pesantes étaient culbutées du pont vers l'entre-pont, et on eût dit que le navire basculait, en virant de bord. Presque aussitôt la pulsation des hélices se ralentit, s'arrêta. Des coups de sifflet furieux, un appel du canon de détresse, les pas qui se précipitaient par les couloirs et au-dessus de leur tête, tout annonçait qu'un incident extraordinaire s'était produit.

Ils prirent leur manteau, s'élancèrent. En haut, les hommes de quart soulevaient hors de leurs chantiers les chaloupes du bâbord. A la question de l'un des Pères, quelqu'un répondit :

— Nous venons d'être abordés. C'est grave.

Où était le navire abordeur ? Perdu dans le brouillard, sombré peut-être. On devait apprendre ensuite qu'un trois-mâts anglais, un cargo de trois mille tonnes, le *Cromatysshire*, marchant en sens contraire du transatlantique, l'avait heurté de biais ; son beaupré avait défoncé la passerelle, son bossoir, éventré les tôles de la coque, et ses ancres avaient élargi la déchirure, en raclant la longueur des parois.

Pour l'instant, la rumeur terrible éclatait : les machines étaient inondées ; la mer s'engouffrait si rapidement par la brèche que déjà le vapeur s'inclinait sur son flanc crevé. Des cabines de première classe montaient des cris d'épouvante et de fureur, des hurlements indistincts ; dans une cage d'eau glaciale les gens surpris se débattaient où ils se réveillaient pour mourir.

Trois minutes après, les chauffeurs, les sou-tiers, tous ceux qui vivent au fond d'un bateau en marche, comme une bande de pirates noirs et suants, bondirent sur le pont, vociférèrent :

— Aux canots ! Aux canots !

Et, derrière eux, se poussait, dans une confusion effroyable, la cohue des six cents passagers, presque nus, ahuris, affolés, ayant peine à comprendre l'horreur de la catastrophe. Les femmes s'accrochaient aux bras des hommes qui se bouscullaient, les plus forts se ruant vers les ceintures de sauvetage qu'ils s'arrachaient. Des mères levaient entre leurs bras leurs enfants qu'on piétinait. De vieilles dames se traînaient, une sacoche à la main, certaines, un petit chien sous l'aisselle.

Mais le grotesque, le hideux de cette foule en chemise s'évanouissait devant les terreurs communes du naufrage. Ces humains sentaient sous leurs pieds leur tombe ouverte ; ils s'en rapprochaient, à chaque seconde, avec une implacable accélération : le pont penchait du côté gauche au point que les chaloupes de bâbord, emplies d'eau, étaient inutilisables. Vers les autres, ce fut une ruée sauvage. En vain le capitaine Deloncle essayait-il d'enjoindre qu'on mit les embarcations à la mer avant de s'y empiler. L'une d'elles, chargée de femmes et d'enfants, dès qu'elle toucha le flot, chavira, et tout ce qu'elle portait fut noyé. Ailleurs, des brutes agitant des couteaux, repoussaient de la coupée des femmes qui les imploraient. Le tumulte des supplications, des invectives, des blasphèmes, des plaintes éperdues s'enflait dans le brouil-

lard informe et sourd, épaissi comme une mer muette au-dessus des naufragés.

Du milieu de ce chaos, les figures des Dominicains, leurs trois robes blanches surgissaient à la manière d'un point lumineux pour qui-conque aux portes de la mort, se souvenait de l'éternité. Eux, ils n'étaient point surpris par la visiteuse imprévue. Au moment de quitter Rosary-Hill, ils s'étaient prostrés, comme des morts, sur les dalles, afin de recevoir la bénédiction des itinérants. Mon frère, le jour de sa profession religieuse, demeuré seul dans la chapelle, avait désiré si violemment mourir pour être tout en Dieu qu'un instant il avait cru la chose accomplie, et s'étonna, en revenant à lui-même, d'être encore ici-bas. Quand il se dit : "Voici l'heure", sans doute son cœur tressauta ; il vit dans un éclair les bras tendus de notre mère convulsée, et sur nos visages, une douleur qui ne s'effacerait plus. Mais les angoisses criant autour de lui annihilèrent la sienne. Alors qu'il avait le don de commander, d'organiser, la haine des oppressions, il dut s'exaspérer en face du désordre, de la brutalité, de l'écrasement des faibles. Pourtant, une compassion rédemptrice absorbait en son âme tous les sentiments inférieurs. Plein d'une vie magnifique, croyait-il à la mort ? Ses compagnons et lui se penchaient vers les malheureux qui les suppliaient comme s'ils pouvaient, même corporellement, les sauver. Ils les calmaient, les exhortaient ; beaucoup s'agenouillaient, confessaient en hâte les hontes de leur passé, et les lèvres des prêtres faisaient pleuvoir sur ces mourants l'éternelle aspersion du Sang libérateur. Ils maîtrisaient les désespoirs, ils ouvraient le ciel.

Devant eux, des forcenés, ne pensant qu'à vivre, couraient, hurlaient, se battaient ; quelques-uns, pris de démence, riaient ou se jetaient par-dessus le parapet du pont, pressés d'en finir. Eux, ils étaient la paix, ils étaient l'espérance, et ils s'oubliaient ; ce qui, dans de pareilles minutes, est la récompense des héros. Un commissaire du bord, M. Scoll, les avertit :

— Messieurs, il est temps de sauter.

Placide et sublime, le P. Florisoone répondit pour tous les trois :

— Notre devoir est de rester jusqu'au bout.

Ils restaient comme le capitaine sur la passerelle, comme le timonier qui tenait encore la barre. Ils mourraient debout comme des sol-

dat. Cependant la mer commençait à balayer dans sa largeur le pont. Inutile de lui crier grâce ; elle montait insouciant et ignorante du désastre qu'elle consommait.

Les Dominicains se donnèrent entre eux l'absolution suprême, et ils entonnèrent à pleine voix le *Salve Regina*. Dans leurs couvents, tous les soirs, depuis des siècles, ils chantent solennellement cette antienne. Léon se souvenait d'un vitrail, au fond du chœur, à Lyon, où Marie abrite sous son manteau d'azur les frères qui ne l'ont jamais invoquée en vain. Quand l'un d'eux est agonisant, une crécelle, à travers la maison, prévient les moines, et autour de sa couche viennent psalmodier le cantique de l'espoir implorant.

Cette fois, ils le chantaient pour eux-mêmes. Ils allaient au-devant de la Reine des martyrs, et comme dans une procession glorieuse, elle semblait descendre à leur rencontre. La vallée d'exil d'où ils élevaient leurs mains, c'était vraiment l'abîme des pleurs, la mer dont il est dit que la douleur de Marie fut grande comme elle. Tout à l'heure, quand ils comparâtraient devant la face du Juge, comment l'avocate des clémences ne les prendrait-elle pas, eux aussi, sous son manteau bleu ? Ils étaient ses témoins, ses fils, les médiateurs des miséricordes. Ils faisaient de leur mort splendide la plus parfaite des oblations.

Mais, dans la rigueur du passage, leur chair frissonnait. Les spectacles des agonies les déchiraient d'horreur et de pitié. Autour du bateau moribond, vaguaient des radeaux épars, dont les occupants repoussaient avec leurs poings et leurs couteaux ceux qui s'y accrochaient ; des naufragés nageant, ou raidis sur des épaves, coulaient sans un cri. A bord, sur une dernière chaloupe, chargée autant qu'un tombereau plein de victimes, une des cheminées s'écroula, écrasa tout. Sous les haubans qui s'abattirent, le capitaine broyé disparut. Cramponné au bastingage, un grouillement de désespérés, les jambes dans l'eau, attendait la minute où la *Bourgogne*, chavirant, se retournerait la quille en l'air.

Les trois religieux s'étaient tus ; ils se signèrent, échangèrent le baiser de paix, se prirent la main. Le remous du navire qui s'enfonçait les aspira, et l'immense baptême roula sur eux.

Emile BAUMANN.

[*La Maison.*]

## La descente rapide

**L**E monde descend rapidement vers le paganisme.

De nouveau il est utile de revenir sur ce sujet ; il est de plus en plus actuel et, à moins d'appliquer des remèdes énergiques à la situation, nous retomberons demain dans un conflit sanglant plus terrible que celui dont nous venons à peine de sortir.

Il n'y a pas de mots qu'on retrouve plus souvent sur les lèvres des orateurs et sous la plume des écrivains que ceux de "justice", "philanthropie", "progrès", "science".

Pourtant, c'est le matérialisme qui mène le monde, qui le fait courir vers une fin pour laquelle il n'avait pas été créé.

Il y a quelques semaines, nos Evêques ont élevé la voix pour réclamer au nom de Dieu et de l'humanité, le respect de la loi qui oblige tout homme à sanctifier le jour du Seigneur.

Malgré cet appel vénérable, malgré les arguments de bon sens et de saine logique, malgré les malheurs qui suivent toujours la profanation du jour consacré à Dieu, il n'y a rien de changé si ce n'est en plus mal.

Il semble que les peuples aient les oreilles bouchées à tout discours qui est de nature à élever l'âme au-dessus du terre à terre de la matière, de la force brutale, de la jouissance sensuelle.

\*

\* \*

Il n'y a pas de signe plus évident de décadence et de corruption que la glorification de la force brutale et des amuseurs pendant que le travail de la pensée est méprisé.

Cet axiome, qui n'est pas d'hier, n'a jamais eu d'application plus parfaite qu'en notre temps où l'on couvre d'or les histrions qui entre deux crimes passionnels et deux divorces, montent des spectacles à grandes émotions pour amuser les foules.

Jamais, dans les âges les plus reculés et les plus barbares, on ne s'est incliné avec plus de respectueuse admiration, devant la force brutale et celui qui, selon les règles de l'art, peut descendre ses adversaires, est certain de passer grand homme, demi-dieu.

Pendant trois mois on s'est préparé, dans la grande république voisine à l'organisation d'un

combat de boxe entre deux hommes dont l'un est le "champion" du monde, ayant réussi à endormir, pour dix secondes, tous ses adversaires.

Comme champion du monde, c'est un "grand homme" ; probablement le plus grand des Américains des temps présents et, comme tel, ses exigences sont énormes.

Monsieur le Champion ne consent pas à monter dans l'arène pour exposer sa personne et son titre aux coups d'un adversaire, à moins qu'on ne lui ait versé à l'avance, la somme de \$300,000. Payé d'avance, comme le bourreau, pour qu'il puisse abattre celui qu'on va lui opposer.

Le plus étrange c'est qu'on lui verse les trois cent mille piastres et que des milliers de personnes ont vécu dans l'anxiété quand il a été rumeur que la "bataille" n'aurait peut-être pas lieu parce qu'il manquait encore \$100,000 dans l'escarcelle du "Champion", la veille du jour fixé pour la lutte.

\*

\* \*

Trois cent mille piastres pour une heure à peu près de coups de poing à donner et à recevoir !

Voilà au moins une somme qui évalue le mérite de l'homme à qui elle sera versée.

C'est le plus grand assommeur du monde et, comme tel, il vaut trois cent mille piastres de l'heure.

D'un autre côté, il y a des hommes qui ont passé toute une vie à peiner, pour former des générations d'enfants, pour ouvrir leurs intelligences, éduquer leur volonté. A ces hommes, on distribue, parcimonieusement, quelques piastres chaque semaine, chaque mois à peine assez pour qu'ils puissent nourrir leur petite famille, pas assez pour qu'ils puissent se payer les livres dont ils ont besoin pour étendre leur savoir.

A côté de ces champions aux trois cent mille piastres de l'heure, il y a les grands histrions qui touchent un demi ou trois quarts de million par année, pour se contorsionner devant l'appareil cinématographique, pendant que des hommes et des femmes qui passent leur existence à soigner les malades, à recueillir les enfants-nés, sont obligés de parcourir les rues et les routes, de tendre la main un peu partout pour obtenir l'aumône qui leur permettra d'acheter le lait et le pain dont on nourrira ces vieillards, ces malades, ces enfants.

\*

\* \*

*Réfléchissons-nous quelquefois à l'inconséquence, à l'illogisme de cette manière de faire?*

*Nous arrêtons-nous à songer que cette fausse évaluation des valeurs est anormale et que l'état d'esprit qui permet une telle disproportion entre le mérite et la récompense, n'est pas celui d'une société jouissant de toute sa raison?*

*N'avons-nous jamais conclu de ce spectacle grotesque et odieux, de la brute et du clown au haut de l'échelle des valeurs pendant que l'éducateur, la sœur de charité, l'hospitalière sont relégués au bas avec tous les non-valeurs, que le monde a fait fausse route et que son prétendu progrès n'est qu'une marche accélérée vers la ruine et la mort?*

*En somme, par cette glorification du coup de poing et de la grimace et ce mépris du sacrifice, de l'intelligence et de la charité ne revient-on pas aux temps les plus misérables qui ont précédé la naissance du christianisme?*

*Et cet illogisme social, fruit d'une perversion profonde de la notion du vrai et du bien, n'est-il*

*pas à la base de tous les conflits, de toutes les guerres, de toutes les injustices dont on se plaint, qu'on redoute, qu'on veut éloigner?*

*Comment espérer que la paix va s'établir sur la terre quand le monde a appris à glorifier ce qui est méprisable et à mépriser ce qui est respectable? Comment espérer que la justice et la charité vont naître au milieu de nous quand on n'aime et n'admire que la force et la cruauté?*

*Un siècle où les boxeurs sont payés trois cent mille piastres l'heure et les histrions un million par an, quels que soient ses progrès matériels, est un siècle en décadence.*

*La religion seule qui enseigne à apprécier chaque chose à sa valeur parce qu'elle les compare toutes à la fin que Dieu réserve à l'homme, peut sortir le monde du chaos; mais le monde méprise la religion. Aussi, la paix fuit nos rivages.*

J.-Albert FOISY.



VUE DU GRAND CANAL DE VENISE



## Et les idoles tombèrent

**C'**EST entendu, c'est réglé comme du papier à musique, Madame l'a décidé : Léon, pendant les vacances, fera chaque jour deux heures de pratique, au piano, de dix à onze et de quatre à cinq.

Clémentine proteste.

— Mais Maman, vous n'allez pas laisser Léon tout seul, au salon, deux heures par jour ; il va tout casser !

— Qu'on lui achète un piano pour lui tout seul !... a fait Eulalie.

Madame a parlé : Ça se passera comme elle a dit.

\*  
\* \*

Dix heures du matin : Léon se présente à la porte du salon gardée par deux sentinelles en négligé du matin.

Elles ne sont vraiment pas brillantes les deux grandes sœurs, encore mal éveillées.

Elles viennent spontanément faire l'inspection du profane et de l'intrus qui, par la volonté de Madame, va franchir le seuil de ce sanctuaire impénétrable au vulgaire.

Le pauvre petit ! Va-t-il être contraint de quitter sa chaussure pour entrer là, comme le fidèle de Boudha dépose ses babouches, sur le seuil du temple hindou ?

Mais non ; il défie le plus sévère examen : Blouse blanche, cravate bleue, escarpins marron, luisants et polis ; il est impeccable des pieds à la tête, élégant même, et mignon.

Un petit rire mutin et provocateur se joue dans ses yeux fins ; il est irrésistible et attendrissant. Clémentine n'y tient plus, elle embrasse frerot ; Eulalie en fait autant.

“ Sois sage mon petit Léon : ne touche à rien dans le salon, n'ouvre pas trop les persiennes, ferme toujours la porte, à cause des mouches ; n'enlève pas les housses, surtout, ne laisse entrer ni Lucien, ni Simone... Si tu es bien gentil, nous t'emmènerons en auto, ce soir, avec nous”.

Ainsi lesté de plusieurs dièzes à la clef, il pouvait entrer.

Pendant qu'il prenait place au piano, elles se disaient :

— Est-il gentil, un peu, notre Léon ! On ne dirait pas que c'est un écolier en vacances !

— Ravissant ! A croquer, ma chère !

Lui, ouvrait son cahier, plaquait quelques accords bruyants en riant de bon cœur :

“ Les ai-je roulées, oui ou non, mes deux grandes ? ”

\*  
\* \*

Pendant vingt minutes, Léon pratiqua consciencieusement ; puis il se lassa ; puis il regarda autour de lui ; il n'avait jamais bien examiné ce salon tabou. Devant lui, là, sur le piano un Cupidon trappu et sans grâce, aux ailes de poulet.

“ Quel maroufle ”, se dit-il.

Sur un guéridon, ici, tout près, une Vénus quelconque, court vêtue, à la mode de demain. Au mur, un tableau représentant Diane et son cortège de nymphes. Sur le manteau de la cheminée, une série ultra-chic de concours de beauté.

Et c'était ça, le sanctuaire ! Elles n'avaient que trop raison de lui en disputer l'entrée, et des ongles et du bec !

\*  
\* \*

Un peu troublé, Léon se remit au clavier. Il n'avait plus de cœur à la tâche. Ces voisinages le rendaient triste. Ce contact, fut-ce par les yeux seulement, allait-il le salir ? Il eut bientôt l'impression mal définie, d'être un chrétien enfermé dans un temple païen, condamné, pour comble d'ironie, à faire de la musique, aux oreilles de ces déesses, de ces plâtres sans tenue, de ces masques sans pudeur.

Cette pratique imposée était déjà une si dure corvée ! Il voulait bien, certes, s'y plier docilement, l'accomplir joyeusement, mais, là, tout se liguaient contre lui, pour lui enlever le courage et l'attention.

Élève appliqué, habituellement conscient de la tâche à accomplir, il n'avait jamais reculé devant un devoir pénible et difficile. On l'avait vu s'acharner sur un problème, une version, un thème, un examen, mais au collège, il n'avait qu'à lever les yeux dans les moments critiques, pour retrouver force et courage, pour soutenir sa volonté. Sur le mur de la salle d'étude, bien en face des minois studieux de 125 petits gars, se voyait une belle statue du Sacré Cœur. Achetée au frais de toute la division qui l'avait voulue en marbre, elle avait été bénite solennellement, par le prédicateur de la retraite, un

jour inoubliable de septembre où toute l'étude s'était consacrée au Sacré Cœur de Jésus.

Or, ici, que pouvait-il faire devant ce... ?

Il se leva, nerveux, irrité ; puis, se rassit, songeur.

\* \*

C'était bien cela ; non, il ne s'était pas fait illusion sur ses vacances ; il s'y attendait ; il s'y était préparé.

Luron plein de cœur et de gaîté entraînée, exerçant parmi ses camarades de classe et de récréation, avec les ressources d'un esprit inventif et délicat, l'apostolat discret du bon exemple et de la bonne parole, il savait qu'il tomberait là, au foyer familial, dans un milieu fort étranger aux habitudes de vie régulière, disciplinée, religieuse, d'un collègue bien tenu.

Il connaissait ses sœurs ; dans cette maison demi-mondaine où elles donnaient le ton, il se singulariserait nécessairement ; il serait dépaysé peut-être et, à coup sûr, il passerait pour un oiseau rare. Le soir de son arrivée à la maison, il avait demandé, fort naturellement :

— Maman, à quelle heure se lève-t-on, demain matin !

— A l'heure que tu voudras, mon Léon, pas avant huit heures ; tout dort ici, jusqu'à neuf.

— C'est que je voudrais bien aller à la messe et communier.

— Les vacances c'est pour se reposer, mon petit. Tu as bien assez travaillé. On n'est pas au collège ici. Se lever à 5 h. 30 et communier tous les matins, ce n'est pas là être en vacances.

— C'est que voyez-vous, maman, j'ai promis au Sacré Cœur que je continuerais à communier tous les jours du mois de juin, si je réussissais dans mes examens. Or, j'ai réussi, vous avez été contente de moi à la distribution des prix. Le mois du Sacré Cœur n'est pas fini, je dois tenir ma promesse. Lui aussi, il faut qu'il soit content.

Clémentine était intervenue : " En tout cas ne monte pas ton réveil, et ne fais pas de bruit, sinon... J'ai sommeil le matin, moi. Ils vous en mettent des idées au collège ! "

Et il avait communiqué un matin, deux, trois matins, et il n'en était ni moins gai, ni moins aimable. Quand il revenait de l'église, dans le frais matinal embaumé de lilas et de parfums qu'ignorent les levers tardifs, tout dormait

encore à la maison, excepté parfois Simone et Lucien ; un bambin de 7 ans, une mignonne de 6 qui avaient tous deux fait leur première communion aux premières fleurs, et devenaient les inlassables compagnons de jeux, les deux inséparables de Léon.

\*

\* \*

Simone, un beau matin, vint au devant de Léon fort sérieuse et préoccupée.

— Bonjour, petite Simone !

— Dis, Léon, où vas-tu le matin, comme ça, sans nous le dire.

— A l'église, petite, à la messe, communier. Tu as fait ta première communion en mai, tu as reçu le bon Dieu dans ton cœur ?

— Oh ! oui ! que c'était beau ! que c'était bon !

— C'est encore beau et bon, tu sais, Simone. Veux-tu venir " des fois " avec moi, le matin ?

— Ah ! oui, souvent, si maman veut ; elle ne veut pas que j'aie toute seule ; j'ai demandé à Clémentine de venir avec moi, elle a refusé ; Eulalie, elle, a voulu trois fois.

— Je t'amènerai demain matin.

Et Simone embrassa Léon ; elle trouva qu'il sentait la communion et qu'il goûtait un peu le petit Jésus.

Le lendemain, au déjeuner, Lucien boudait. Et la maman :

— Que veux-tu ?

— Moi aussi, je veux aller le matin, avec Simone et Léon. Si vous refusez, je serai méchant ! Clémentine piailla, eut ses nerfs !

— Allons bon ! encore du dérangement ! Mais va-t-il bouleverser toutes nos habitudes de vie ici, ce petit collégien de malheur ?

Et la maman en confidence disait à ses amies : " Quant à Léon, il a de drôles d'idées ! "

\*

\* \*

5 juillet : 4 h. du soir ; deuxième heure du piano.

Ça ne va pas ; décidément, ça ne va pas ! A tout prendre, Léon aimerait autant être à la salle d'étude, à piocher, à bûcher dans son dictionnaire grec. Au moins quand ça n'allait pas, il levait les yeux sur le Sacré Cœur qui du

mur blanc tendait les bras en se penchant un peu sur ses enfants et ça donnait du courage ; mais ici, rien que ce sale petit dieu comme vis-à-vis . . . Mais, au fait, il y pense, la statue de la salle d'étude, quand on l'a tirée au sort à la fin de l'année, il l'a gagnée ; elle est dans sa chambre.

Du coup, l'ennui, l'irritation disparaissant un projet fou s'empare de lui.

— Oui, c'est cela : jouer un fameux coup de jarnac à Cupidon, et installer là, au salon, sur le piano, qui ? le Sacré Cœur ; puis jouer pour lui et devant lui. Hourra ! Vivent la gamme et les bécarres et les bémols et les dièzes et la clé de Fa et la main droite et la main gauche. En avant la musique ! Tu vas danser, mon amour !

Se levant résolument, il court au boudoir, à la véranda :

— Maman, dit-il, venez donc ici, j'ai besoin de votre secours : une difficulté de mesure à trois temps ; je n'en viens pas à bout.

La maman s'approche et, de ses mains expertes, débrouille la mesure et rythme le passage. Ça y est, Léon a compris ; il répète sans faute, puis demi-boudeur, demi-badin :

— Savez-vous maman que c'est la faute de ce bonhomme-là, avec ses flèches et son carquois ? Il me distrait tout le temps ! Tenez ! il me rit au nez ! Il m'agace ? Il m'agace ! Si vous vouliez l'ôter et le poser ailleurs, je serais délivré. Je veux tellement vous faire plaisir et bien pratiquer mon piano !

— Mais Célestine, que dira-t-elle ?

— Ça s'arrangera ; on ne le brisera pas. On va le mettre sur le guéridon, avec l'autre ; ils seront bien ensemble.

Ainsi fut fait, et le piano sonnait, sonnait, sonnait !

\*  
\* \*

Une heure plus tard, Clémentine attaquait :

— Maman, disait-elle, si Léon continue à toucher à tout dans le salon, il n'y mettra plus les pieds. C'est irritant à la fin ; ce garçon veut tout révolutionner ici.

— Mademoiselle, taisez-vous ! Léon a de drôles d'idées, c'est entendu ; mis il vaut mieux que vous tous ici. Sage, gentil, plaisant, travailleur, on ne peut désirer mieux. Ne l'accusez pas : c'est moi qui ai déplacé le potiche.

Et Clémentine eut ses nerfs !

Le premier pas était fait ; la place était libre ; il ne restait plus qu'à installer le Sacré Cœur.

— Maman, dit un jour Léon, c'est bien fatiguant ces pratiques de piano. Au collège, quand nous faisons nos devoirs à la salle d'étude et que le courage nous manquait, nous jetions un coup d'œil sur une statue de marbre, bien en vue sur le mur ; c'est cette statue du Sacré Cœur que j'ai gagnée. Si vous vouliez, je la mettrais à la place de l'autre, sur le piano.

— Tu l'aimes donc bien le Sacré Cœur ?

— Oui, je l'aime tant, avec vous, maman !

— Va la chercher ta statue, je vais lui faire une bonne place.

— Bon ! se dit Léon, la victoire est à moi. A bas les cupidons ! Dehors les Vénus ! Jésus rentre ici ; il va régner, ou j'y perdrai tout mon latin et le peu de grec que je sais !

Quand Jésus fugitif passa sur la terre de l'Égypte, les dieux païens de ce pays furent renversés, dit la légende, eh bien ! ici, les idoles vont tomber aussi : ils sont fichus !

Et les idoles tombèrent. Voici comment :

\*  
\* \*

Depuis que Léon jouait devant le Sacré Cœur, il exécutait avec un entrain, un brio, une maestria qui émerveillait Eulalie, musicienne de renom et pour ce, bien portée envers son cadet. Un autre familier de Léon semblait aussi apprécier cette musique : c'était Failaroue, un petit chat noir effronté et matois. A l'heure du piano, il sortait de la cuisine à pas de velours ; contre la porte du salon, il s'assayait ; ainsi immobile, il avait l'air d'un presse-papier en fer. Il écoutait. Le morceau fini, il se léchait l'épaule, avec un air de trouver ça bon, remuait trois fois ses barbes blanches, puis reprenait sa position attentive. Une consigne sévère voulait que cette porte fut fermée ; Léon s'y manquait jamais.

Un soir cependant Eulalie, pour mieux entendre entre-bailla la porte et sans bruit se retira sous la véranda, savourant, avec la senteur des œillets tous les charmes d'une " valse hésitation ".

Failaroue crut que pour lui on ouvrait cette porte et s'introduisit dans le salon.

Le hasard voulut que Clémentine passant par là, vit la porte entr'ouverte et Failaroue juché sur la causeuse.

Bonne aubaine ! Clémentine depuis longtemps voulait un coup d'éclat, elle le tenait tout préparé. On verrait !

Saisissant une ombrelle, elle fait irruption dans la pièce, à la poursuite de Failaroue, qui s'y connaît. Traqué, serré de près, l'animal saute en bas, grimpe sur le dos d'un fauteuil, s'élançe sur le guéridon, pour de là piquer une tête vers la sortie. Sous le coup de jarret désespéré, le guéridon oscille et, patatras ! v'lan ! Cupidon donne du carquois sur le marbre de la cheminée, Vénus suivant la même trajectoire, s'abat comme un pilon dans un mortier. Désastre parfait ! Des deux idoles, il ne restait que des morceaux à recoller.

Clémentine eût ses nerfs ! Eulalie donna des explications.

\* \* \*

Pourtant, Léon n'était pas complètement satisfait : il y avait Clémentine, ses nerfs, son irritation, son hostilité. Comment faire ? A quelque temps de là, il l'aborde courtoisement et lui offrant une rose :

— Tiens ! Clémentine, ton petit frère pense à toi. Tu aimes les roses ? As-tu encore de la peine à cause de moi ? ... Si je pouvais, si tu voulais, je te ferais plaisir.

— Quoi, Léon ? Je ne t'en veux pas.

— Viens, dit-il ; puis, ouvrant la porte du salon. Vois-tu ma statue de marbre, comme elle est belle et blanche ! comme elle serait bien à sa place dans ton salon ? Eh bien ! je te la donne, si tu veux, à condition qu'elle y reste. Tu songes à te marier, peut-être ? Pourquoi le

Sacré Cœur ne t'aiderait-il pas à te choisir un bon mari ?

Clémentine ne s'attendait pas à un coup si direct et si droit ; émue, décontenancée, elle ne put qu'ajouter en caressant l'écolier : " Tu es gentil mon petit ; désormais, tu seras content de ta grande sœur."

\* \* \*

Les vacances s'achevèrent trop tôt au gré de Léon ; il n'avait pas complètement fini de révolutionner la maison, ainsi que s'exprimait Clémentine numéro un, mais le Sacré Cœur était dans la place ; il allait continuer tout seul.

La maison est triste depuis la rentrée des classes : on s'ennuie du petit collégien qui a su gagner tous les cœurs.

La mère répète : " Quant à Léon il a de drôles d'idées ; il veut faire un prêtre, vous savez ! "

— Que diriez-vous si je faisais un prêtre, lui avait-il confié, un jour ?

— Tu n'y penses pas, mon enfant.

— J'y pense, maman, et vous, n'y pensez-vous pas parfois ?

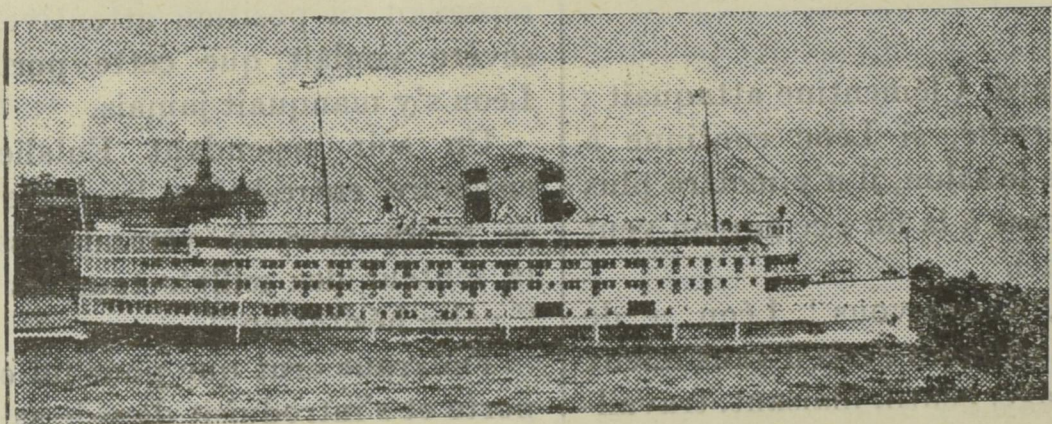
— Le bon Dieu serait trop bon, mon petit.

— Il est toujours trop bon, maman ; c'est nous qui sommes trop méchants. Il faudra que vous m'aidiez beaucoup, beaucoup, pour ça.

Simone et Lucien ont pleuré leur compagnon de Table sainte. Savez-vous qui le remplace ? Maman, qui pense à la vocation de son Léon ; Clémentine, qui pense à son futur ; Eulalie qui est en train de tourner mal, en pensant au couvent.

A. ROY, S.J.

[*Le Messager canadien du S.-C.*]



Le "RICHELIEU", le nouveau navire de la "Canada Steamship."

# Une héroïne contemporaine

(suite et fin)

**L'**APPEL fait et les vedettes relevées, le P. Benvenuto venait se placer au milieu de nous et alors tous les genoux fléchissaient devant le signe sacré de notre Rédemption. Oh ! il y avait quelque chose de vraiment grand dans cette prière en plein air, par ces hommes unis dans une même pensée, dans un commun désir, par ces hommes qui combattaient presque tous avec la certitude d'être vaincus, et qui ne demandaient à Dieu que la grâce de ne pas faiblir dans la voie où le devoir et l'amour de la patrie les avait engagés, dans cette voie qui n'avait d'autre issue que la mort ou la déportation. Bienheureux ceux qui mouraient ! Ils allaient grossir les phalanges des glorieux martyrs. Les autres, formés en longs convois, se mettaient en marche pour le Caucase ou la Sibérie, après avoir dit, dans un regard, aux parents et aux amis échelonnés sur leur route, le terrible : *Do nie widzénia !* (A ne plus nous revoir.)

Beaucoup de ces malheureux, attachés deux à deux, souvent une dizaine à une barre de fer, étaient menés dans la direction de Kiéro, et ceux qui résistaient aux misères de ce terrible voyage continuaient à marcher à travers la Grande-Russie. Une *sotnia* (compagnie) de cosaques surveillait et enveloppait de toutes parts ces innocents chargés de fers comme les criminels. La lance ou le fouet excitait à la marche le retardataire épuisé ou malade. Le silence résigné était le seul refuge contre la brutalité des soldats d'escorte qui avaient, du reste, pour sévère consigne de ne point épargner le sang *des chiens de Pologne*. Toute plainte ou toute rébellion appelait aussitôt une grêle de coups sur le coupable, quand elle ne lui valait pas quelque blessure grave et quelquefois la mort.

Lorsque nous arrivâmes au camp, le P. Benvenuto, qui nous avait précédés avec des éclaireurs, y était déjà depuis quatre heures. C'est lui qui fut chargé de recevoir cent volontaires qui nous arrivaient de la Galicie. La plupart étaient vêtus de *kontusz* gris (habit, à brandebourgs) avec une large ceinture de

goral montagnard : ils étaient coiffés de la *rogatka* (bonnet carré comme le haut du *czapka* des lanciers). Ils portaient un fusil de chasse à deux coups et une petite hache à la ceinture ; chacun d'eux était muni d'un sac de toile et d'un cornet de chasseur. Ceux-là, on pouvait les considérer comme les réguliers de la bande. C'étaient des étudiants de Lemberg et de Cracovie. D'autres venaient ensuite, couverts de la tunique du paysan et armés de la faux légendaire : c'étaient des *kossynierz* (faucheurs) moitié soldats, moitié paysans, et fameux dans toutes les guerres de la Pologne. On voyait enfin des patriotes de tout âge, de toute condition, citadins, villageois, catholiques, protestants, juifs ; les uns portant l'habit noir, les autres la blouse de l'ouvrier. Les armes n'étaient pas moins variées que les costumes : des épées de parade, des sabres émoussés dans les grandes guerres napoléoniennes, de vieux mousquets du temps de Sobieski, des hallebardes et même des francisques gauloises. Cet assemblage discordant d'éléments disparates qui réunis ailleurs, eussent produit un effet grotesque, empruntait aux circonstances et aux lieux un caractère imposant, grandiose même, et profondément émouvant.

A l'extrémité de la clairière, le P. Benvenuto était en prières devant un grand Christ étendu sur la croix. Lorsqu'il se releva, il attacha au bout d'une lance un grand drapeau amarante et blanc, le drapeau polonais, portant d'un côté l'image de Notre-Dame de Czenstochowa, patronne de la Pologne asservie, et de l'autre le cavalier lituanien avec l'aigle blanc. Il planta l'étendard devant la croix et fit signe aux volontaires de déposer leurs armes. Lorsque chacun eut pris sa place, le prêtre se recueillit un instant. Ses joues creuses, ses pommettes saillantes, sa longue barbe blanche, son front sillonné de rides et de glorieuses cicatrices lui composaient une physionomie pleine d'énergie et de majesté, qui imposait la vénération :

— Frères, dit-il, c'est une œuvre sainte, mais redoutable, que celle à laquelle nous nous vouons. Elle est au-dessus des courages vulgaires, et avant de vous y engager davantage, il faut que vous sachiez ce qui vous attend et ce que nous exigeons de vous.

Les patriotes écoutaient la tête découverte devant la croix et l'étendard ; autour d'eux, comme pour les protéger, les forêts natales

ces forteresses de la Pologne insurgée, étendaient les grands bras décharnés de leurs arbres, et le soleil glissait un pâle rayon sur cette scène austère.

— Ce qui vous attend, reprend le Bernardin, le voici : vous aurez faim tous les jours, vous coucherez sur la terre, vous marcherez plus souvent pieds nus que chaussés, et vous tremblerez de froid sous vos vêtements insuffisants à vous garantir contre les rigueurs de notre climat. Si vous êtes blessés, vous tomberez entre les mains des Moscovites, qui vous tortureront ; si vous lâchez pied, vos compagnons ont ordre de vous fusiller.

— Nous sommes prêts à tout, dirent-ils simplement.

— Avez-vous une famille ? Quelle vous pleure d'avance. On n'a congé dans nos rangs que pour aller aux mines de Sibérie ou à la mort. Vous êtes-vous réconciliés avec Dieu ? Je vous mène au trépas. Etes-vous prêts à mourir pour la patrie ? Il est temps encore de reculer, je vous faciliterai le retour . . .

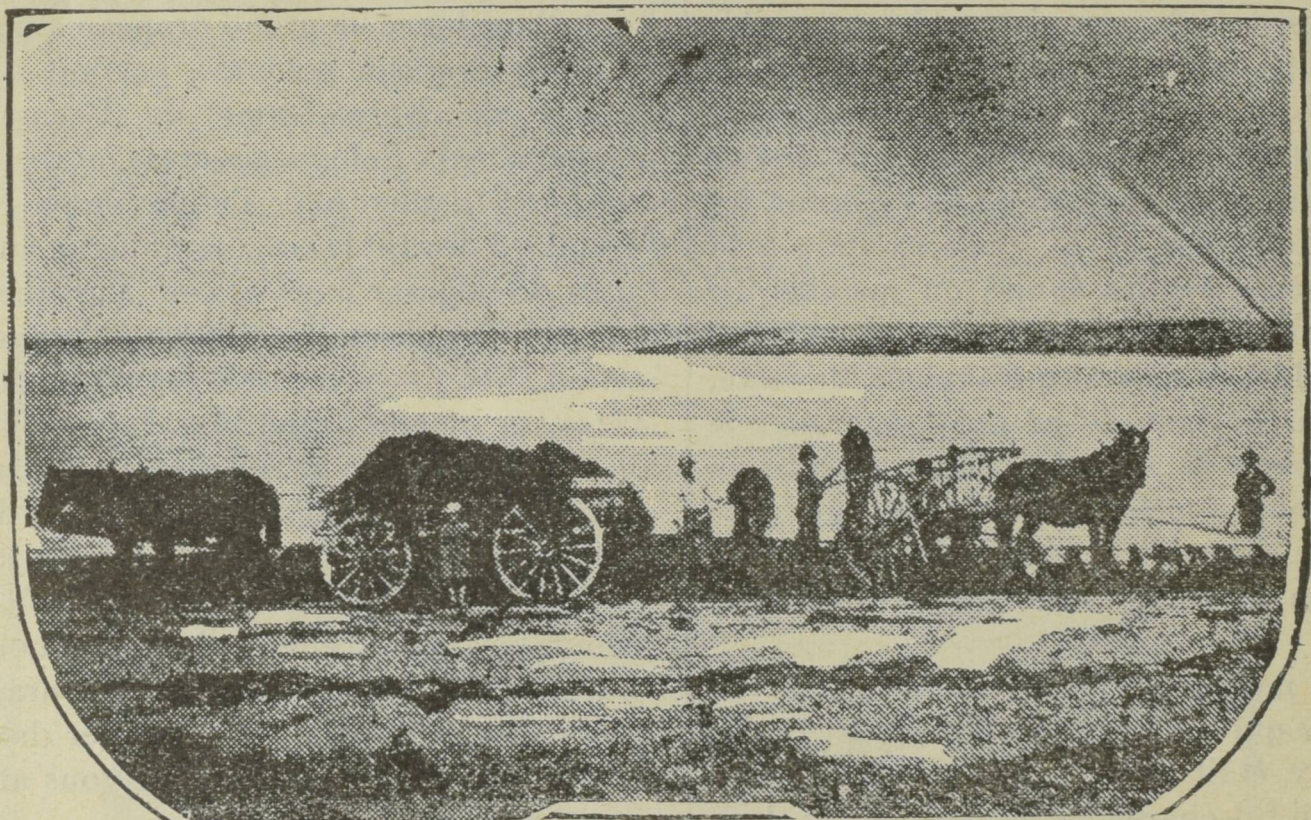
— Non, non. Combattre aujourd'hui, demain, à toute heure. Vive la Pologne ! Vive notre mère !

— Mes frères, nous sommes perdus si nous nous imaginons que nous pourrions vaincre notre ennemi en quelques mois. Malheur à nous, si

nous oublions que c'est une lutte de géants dans laquelle il faut que toute une génération périsse pour racheter les fautes de nos pères. C'est pourquoi je vous demande encore : Etes-vous prêts à marcher au combat, sachant que vous périrez, que vous n'avez pas plus à espérer dans la victoire que dans la défaite ? *Rien*, pas même la gloire qui dépose des lauriers et des couronnes sur les tombeaux des braves ! . . .

Les yeux levés au ciel, les mains étendues vers la croix, le vieillard continua avec une sublime exaltation :

— O mon Dieu ! donne-leur du courage et la foi. Fais que notre Varsovie s'efface de leur souvenir et ne leur apparaisse même plus en rêve, arrache de leurs cœurs les images bénies de leurs mères, de leurs sœurs, de leurs fiancées. Qu'ils ne voient plus que la lumineuse phalange de nos martyrs et leur mère, la Pologne déchirée et sanglante ! Qu'ils n'entendent plus que les plaintes des veuves et des orphelins, les gémissements sortant du fond des cachots et les cris que le vent d'Est apporte à travers la Moscovie du fond des mines sibériennes. Qu'ils n'aient plus qu'une pensée, qu'une volonté, qu'un désir : poursuivre et anéantir le vampire russe attaché au sein de la Vierge polonaise et qui, depuis un siècle



LES FOINS SUR LA RIVE SUD DU ST-LAURENT

s'abreuve de ses larmes et se nourrit de son sang.

— Dieu t'exauce ! répondirent les soldats d'une voix unanime. Ce que tu veux, nous le voulons ; ce que tu nous ordonneras de faire, nous le ferons. Conduis-nous à la mort ou au supplice, nous ne faiblirons pas.

Un éclair de joie illumina le visage du vieillard. Il bénit l'étendard et les armes, puis entonna l'hymne national.

— Maintenant, mes enfants, dit le général Chmielinski, qui se tenait à la droite du Père, allez vous reposer et prenez des forces. Il en faudra demain, car l'ennemi que nous avons à combattre est puissant, et plus d'un d'entre nous paraîtra devant Dieu demain.

Les soldats s'arrangèrent de façon à passer le plus commodément cette nuit, qui devait être la dernière pour beaucoup d'entre nous. J'allais en faire autant, lorsque le général Sokol me fit appeler auprès de lui. Je le trouvai causant avec le général Chmielinski :

— Lieutenant, nous avons besoin d'être renseignés, sur les forces ennemies. Etes-vous fatigué !

— Oui, mais pas assez pour refuser une mission périlleuse. Que faut-il faire ?

— Allez avec quelques hommes dévoués faire une reconnaissance du côté de MM. les Russes ; mais soyez prudent, vous savez que c'est dangereux.

— Oh ! merci d'avoir pensé à moi.

Et, saluant les deux chefs, je me retirai. Comme je recommandais à Badecki de seller mon cheval et pendant que j'examinais les amorces de mes pistolets de fontes, le jeune Charles s'approcha de moi :

— Lieutenant, me dit-il, vous allez en reconnaissance ?

— Oui, pourquoi ?

— Voulez-vous m'emmener ?

— Non, car la journée de demain sera chaude et nous n'aurons pas trop de toutes nos forces.

L'enfant fit la moue et alla s'étendre au pied d'un arbre. Je n'emmenai que Badecki et un autre vieux soldat du nom de Zeromski, qui avait fait avec lui les guerres de 1830. Il avait la physionomie sombre et farouche, elle eût même semblé dure si parfois un sourire plein de bonté et de douceur ne l'eût illuminée. D'un laconisme tout spartiate, il se tenait toujours à

l'écart ; au feu, il était d'une bravoure allant jusqu'à la témérité. Ses compagnons l'avaient surnommé *Stalowersdce* (Cœur d'acier).

Notre reconnaissance faite, nous revînmes sur nos pas et allions atteindre les abords du camp, lorsque mon cheval trébucha contre une racine d'arbre et tomba sur un genou. Badecki, mon ordonnance, me regarda avec inquiétude, secoua la tête, toussa, soupira, s'agita sur sa selle.

— Qu'as-tu donc, Badecki, fis-je. On dirait que tu es assis dans un nid de guêpes ?

— Mon lieutenant, soupira-t-il, c'est que votre cheval a trébuché...

— Qu'est-ce que cela peut te faire ?

— Mais, vous ne savez donc pas que lorsque, avant une bataille, un cheval trébuche, il arrive malheur à son cavalier ? J'ai toujours remarqué cela dans notre insurrection de 1830.

— Ah ! tu as remarqué cela ? fis-je en souriant. Et toi, Zeromski, l'as-tu remarqué aussi ?

— Non, je ne l'ai pas remarqué, mais je l'ai toujours entendu dire.

Je fis mon rapport au général Sokol.

— Voici l'occasion, lieutenant, me répondit-il, de gagner vos épauettes de capitaine.

— Oui, général, ou quelques bons coups de sabre. Je tâcherai que ce soit les unes ou les autres.

Sokol se mit à rire :

— Il est de fait, dit-il, que si ces ours mal léchés sont aussi nombreux que vous le dites, ils nous donneront du fil à retordre.

En quittant le général, j'allai m'envelopper dans ma peau d'ours, et me jetant sous un arbre, je m'endormis profondément. J'étais brisée de fatigue.

Deux heures plus tard, je fus réveillée par les sentinelles qu'on venait de relever. Le jour commençait à poindre. Je me rappelai l'avertissement de Badecki. Je pris dans mon portemanteau un petit buvard de campagne, et m'installant le plus commodément possible, je fis le croquis de la plaine où allait se livrer une terrible bataille, et où peut-être le soir même on creuserait ma tombe. J'avais à peine terminé, que nos avant-postes signalèrent l'ennemi. Le général Czongierzy s'avança à la tête de deux bataillons d'infanterie, plusieurs *sotnias* de cosaques, de dragons et quatre pièces d'artillerie de campagne. Ils étaient trois mille hommes et nous seulement mille deux cents.

Bientôt tout le monde fut sur pied, le P. Benvenuto ne tarda pas à paraître :

— Mes enfants, dit-il, beaucoup d'entre vous succomberont aujourd'hui. A genoux, que je vous absolve et vous bénisse !

Tous les combattants s'agenouillèrent avec le prêtre, qui pria pendant quelque temps à voix basse, puis s'étant relevé :

— Mes enfants, continua-t-il avec onction, je vous absous et vous bénis au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit !

— Amen, répondîmes-nous en chœur.

— Que chacun fasse son devoir, c'est tout ce que j'ai à dire en ce moment à des patriotes qui veulent affranchir notre chère et sainte Pologne.

Les soldats allèrent silencieusement prendre leur rang de bataille. Le général Zarembo devait prendre le commandement en chef.

— Ce qui va nous faire le plus de mal et paralyser nos opérations, dit-il, ce sont leurs canons ; sans l'artillerie nous vaincrons.

Le comte Suchoszewski, alors capitaine de tirailleurs cracoviens, s'avança :

— J'irai enclouer leurs canons, général, dit-il. Y en a-t-il parmi vous deux cents qui veulent mourir avec moi ? Qu'ils fassent le sacrifice de leur vie pour le salut de tous.

Mille hommes s'offrirent, là où il n'en fallait que deux cents, et pourtant ils le savaient, ces deux cents allaient mourir jusqu'au dernier.

— Eh bien ! dit le général, nous sommes cent vingt dizaines, qu'on en tire vingt dizaines au sort.

Quelques instants après les vingt dizaines, favorisées par la fortune de l'héroïsme se séparaient du corps principal et formaient autour du vaillant capitaine la *phalange de la Mort*. Charles pleurait de n'avoir pas été choisi.

— Soyez tranquille, lui dis-je, aujourd'hui nous serons tous favorisés.

Le général prit alors ses dispositions de combat. Il recommanda de ne pas tirer un coup de fusil avant que l'ennemi fût à cent pas. Ceux des tirailleurs et des zouaves qui avaient des fusils à deux coups devaient réserver leur second coup pour riposter aux Russes pendant que ceux qui avaient des fusils de munition rechargeraient leurs armes. En cas de confusion ou de déroute, je devais aller avec mes uhlands charger les fuyards et faire replier ma colonne de chaque côté derrière les fusiliers.

Cette manœuvre se répéterait tant qu'il y aurait des combattants. Les dispositions prises, on attendit l'ennemi dans un silence recueilli.

Quand les premiers pelotons, qui marchaient par masses serrées, se furent avancés jusqu'à la portée voulue avec cette précision automatique qui distingue le soldat russe, le cor du milieu s'éleva aigu et sinistre, les détonations éclatèrent dans les rangs polonais, et une centaine de Russes mordirent la poussière. Ceux qui suivaient reculèrent effrayés, et malgré les appels réitérés, un grand nombre se débandèrent et ceux-là tombaient sous la faux des Kossinierz ou de mes uhlands. Les Russes, à leur tour, firent alors une décharge : une vingtaine de Polonais tombèrent. A ce moment les deux cents sacrifiés fondirent sur les Moscovites, firent une immense trouée dans leurs rangs et se ruèrent sur les canons. Prompt comme l'éclair, le comte M... et mon vieux brave Zeromski plantèrent leurs poignards dans les lumières des pièces. K... voulut enfoncer le sien avec un fusil, une première balle lui cassa le bras, une seconde lui fracassa la tête. Zeromski eut le crâne brisé par une crosse de fusil et tomba foudroyé au moment où, ayant encloué un canon, il levait sa *rogatka* en criant : Niech zije Polska ! (Vive la Pologne !)

Nous n'avions pas assisté de sang-froid à l'horrible massacre de ces deux cents martyrs, et tous, d'un commun accord, nous nous étions jetés dans les rangs ennemis. La voix des chefs n'était pas entendue ; on se battait corps à corps avec une fureur égale des deux parts. Par moment, lorsque les Polonais, cédant au nombre, étaient refoulés, les artilleurs rechargèrent leurs pièces à la hâte, et lorsque nos soldats revenaient à la charge, la mitraille les refoulait à bout portant. Mais on ne songeait plus à se préserver et à se couvrir, on se précipitait sur l'ennemi avec fureur, on le frappait avec rage. Les officiers, comme les soldats, étaient forcés de disputer leur vie, car toute tactique et toute stratégie étaient devenues inutiles et impossibles.

Dès le début, en me jetant dans la mêlée, je fus attaquée par un maréchal des logis de dragons. Un combat au sabre s'engagea entre nous, mais j'étais tellement brisée de fatigue que je me tenais à peine en selle. Non seulement je n'étais pas capable de porter des coups, mais il me restait à peine assez de force pour parer



ceux qui m'étaient portés. A un moment donné, mon bras se tendit dans une crampe terrible. En cet instant critique, j'entendis la voix du jeune Charles.

— Tenez bon une minute, lieutenant, crie-t-il, je viens !

En effet, l'héroïque enfant, bondissant par-dessus les cadavres avec son petit cheval, arrive jusqu'à moi, et d'un coup de pistolet presque à bout portant fait mordre la poussière à mon ennemi. Mais au même instant, je le vois chanceler. Une balle l'avait frappé à la poitrine.

— Adieu, lieutenant, adieu, frère, dit-il en se laissant glisser à terre. Je meurs pour ma patrie et mon Dieu. Ma pauvre mère, oh ! qu'elle va pleurer. Mon Seigneur et mon Dieu, ayez pitié de moi.

Je le chargeai sur mon épaule et l'emportai hors la mêlée sous un arbre. Là je posai ma main sur son cœur, il avait cessé de battre. Le généreux enfant martyr était mort en me défendant. Il souriait comme dans un rêve et deux larmes brillaient comme de purs diamants au bord de ses paupières closes. Je m'inclinai vers lui et le baisant au front :

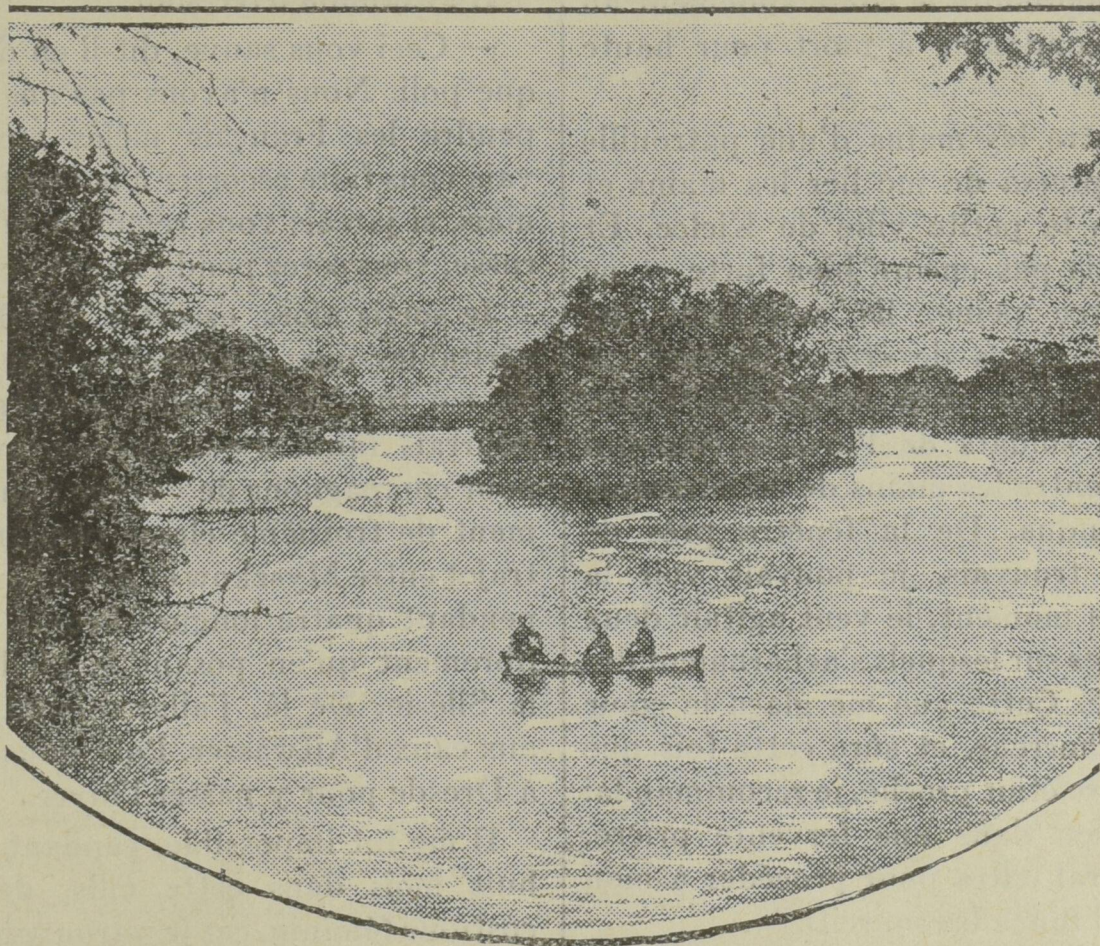
— Dors en paix, pauvre enfant, murmurai-je, si je survivis j'irai porter ces larmes à ta mère.

Après avoir fait signe à deux pionniers de creuser une fosse particulière pour Charles, je sautai sur le cheval d'un cosaque qui venait d'être tué et je me rejetai dans la mêlée : toutes mes forces étaient revenues. Cette surexcitation ne se calma que lorsque je sentis le froid du fer. Un cosaque m'avait frappée de sa lance au-dessus du sein gauche. Je donnai ma pensée à Dieu et tombai en serrant mon crucifix d'une main convulsive.

Mon soldat, me voyant tomber, m'enleva de mon cheval et me porta dans une voiture déjà chargée de blessés. Grâce au P. Benvenuto, qui ne cessait de veiller sur moi, je revins à la vie sous le doux et maternel regard de la Mère Alexandra qui, cette fois encore, partagea sa cellule avec moi.

Ma vie fut en danger pendant cinq jours, et si je n'ai pas succombé à cette affreuse blessure, c'est aux soins touchants dont je fus l'objet que je le dois.

Une nuit, mon secret faillit être découvert. La Mère Alexandra, appelée ailleurs, avait confié à une jeune Sœur le soin de me surveiller. Cependant la fièvre augmentait, et dans mon délire j'arrachai le bandage de ma blessure et le jetai loin de moi. Effrayée de



LA RIVIÈRE DES MILLE-ISLES

mon état, la Sœur courut chercher la Mère en lui disant :

— Venez vite, le lieutenant va mourir.

La Mère accourut en toute hâte, rebanda ma blessure qui s'était rouverte et d'où le sang s'échappait abondamment.

Il y avait dans le même bâtiment quarante-sept blessés de la même bataille. Lorsqu'il me fut permis de sortir de ma cellule, j'allai voir mes compagnons d'armes. J'aidais les religieuses à faire les pansements quand mes forces me le permettaient, et je leur faisais la lecture à haute voix. Au bout de quatre semaines, sur les quarante-cinq blessés, trente-deux étaient en voie de guérison. Des dames russes du meilleur monde avaient apporté de la charpie, et comme pendant un moment la nôtre faisait défaut, on se servit de la leur. Heureusement, mon pansement avait été fait avant l'arrivée de ces misérables, car tous les malades pour lesquels on avait employé la fatale charpie, c'est-à-dire dix-huit hommes, moururent dans la nuit. La charpie était empoisonnée.

Au bout de six semaines, je me suis sentie assez de forces pour supporter le mouvement du cheval, J'acceptai une mission pour mon ancien général qui, sur l'ordre du Comité central, venait de reprendre le commandement au général Iskra, condamné à mort pour haute trahison.

Je tombai entre les mains d'une patrouille russe, qui s'empressa de me lier les mains et me dirigea vers la petite ville de Kielce. Et comme je n'étais pas encore bien forte et ne marchais qu'avec peine, ils activaient ma marche par des coups de crosse de fusil. A Kielce, on me mena chez le général Czen-giery. Tous les soldats de l'insurrection qui étaient tombés entre les mains de ce misérable avaient été pendus. De la fenêtre près de laquelle je me trouvais, je pouvais voir la potence où, à ce moment, le vent agitait deux cadavres informes sur lesquels s'acharnaient des oiseaux de proie. Cette vue me glaça le cœur de dégoût et d'horreur, et sûre cette fois que ma dernière heure était proche, je recommandai mon âme à Dieu dans une fervente prière. lorsque le général entra pour procéder à mon interrogatoire, il fonça les sourcils.

— Tu viens de l'armée des rebelles? me demanda-t-il en mauvais polonais.

— Je ne connais pas les rebelles, lui-dis-je fièrement. Je suis de l'armée des Croisés.

Nous nommions l'insurrection une croisade et nous portions des croix blanches cousues sur nos uniformes. A cette réponse, les yeux du Russe lancèrent des éclairs.

— Sais-tu, cria-t-il, à quoi tu t'es exposé en tombant entre mes mains?

— Oui, parfaitement, dis-je en montrant les deux cadavres à la potence.

— Et tu n'as pas eu peur?

— Non, je suis d'une nation qui ne connaît pas ce sentiment.

— Tu es pourtant bien pâle.

— Oh ! répondis-je avec vivacité, ne croyez pas que ce soit la peur. J'ai été blessé, il y a six semaines, dans un combat contre les vôtres, et aujourd'hui, je sors pour la première fois.

Ici, le Moscovite se mit à rire :

— Quel âge as-tu?

— Dix-neuf ans.

— Sais-tu qu'il y a peu de Polonais qui, à ton âge, regardent la mort sans trembler.

— Je ne suis pas Polonais, je suis Français.

— Dis-tu vrai?

— Je ne mens jamais, dis-je en lui passant mon passeport d'homme.

Il l'examina avec soin.

— Ceci vous sauve, dit-il en devenant presque poli. Nous n'avons pas encore le droit de pendre les Français mêlés aux insurgés. Je vais vous faire escorter à la frontière de Silésie ; mais, si jamais vous remettez le pied sur le sol russe, vous serez pendu haut et court.

Je sortis alors, escortée par deux Cosaques, véritables ours mal léchés, qui avaient ordre de me tuer au moindre geste suspect que je pourrais faire. J'eus l'agrément de les avoir pour compagnons de voyage dans un compartiment de troisième classe pendant que dura le trajet entre Myszkow et Szczakowa, c'est-à-dire pendant quatre longues heures. Je ne respirai librement qu'en posant le pied sur le sol de la Silésie. De là, j'allai rejoindre la comtesse aux eaux d'Altwasser. Puis, nous nous rendîmes à Dresde pour y passer l'hiver.

Il me fut impossible, pendant mon séjour de huit mois dans cette ville de reprendre le costume féminin, car je retrouvais en cet endroit le général Sokol et beaucoup de mes anciens compagnons d'armes.

Le P. Benvenuto a été frappé d'une balle au cœur au moment où il levait le crucifix pour bénir les soldats : le souvenir de ce saint vivra encore longtemps en Pologne et dans le cœur de ceux qui ont eu le bonheur de le connaître.

Fatigué par la rude vie de camp et par toutes les émotions ressenties, éprouvant surtout la nostalgie du pays natal, Tony Lix revint en France. Elle se rendit à Paris vers 1868, mais entre temps elle avait trouvé l'occasion d'échanger ses épaulettes de lieutenant de uhlands contre la blouse et le tablier de l'infirmière et d'exercer son infatigable dévouement et sa passion de sacrifice lors de la terrible épidémie de choléra qui sévit à Lille en 1866. On la vit, sans crainte de la contagion, dans les demeures des indigents, de ceux qui n'avaient personne pour les soigner, s'installer à leur chevet, ne les abandonner ni jour ni nuit, si ce n'est pour courir à d'autres malades.

Son courage, son rare mérite ayant été vivement appréciés par le gouvernement, elle obtint, grâce à Mme Forcade de la Roquette, dont le mari était alors ministre, un bureau de postes à Lamarche (Vosges) où elle s'installa tout heureuse de trouver enfin du calme, de se reposer dans un pays merveilleux et entourée de douces affections.

Foncièrement bonne et sensible aux souffrances du prochain, elle fonda un ouvroir pour les enfants pauvres, dont elle s'occupait aux heures de loisir laissées par le service. Elle s'intéressait encore d'une façon presque maternelle à ses humbles collaborateurs, les soignant quand ils étaient malades, les secourant en toute occasion, ayant toujours un mot aimable, une parole encourageante à leur dire quand ils revenaient fatigués de leurs longues tournées à travers la campagne. Aussi était-elle très aimée de ses facteurs.

Un jour, l'un d'eux manque à l'appel. C'était en hiver ; le temps avait été sombre, une épaisse couche de neige couvrait la terre glacée, il faisait très froid et déjà nuit. Inquiète, craignant un malheur, Mlle Lix fit aussitôt allumer des lanternes, et accompagnée de deux hommes, se mit à travers la forêt à la recherche du retardataire. On le retrouva couché au bord du chemin, sain et sauf, seulement... un peu gris. La receveuse le gronda doucement, lui représenta les inquiétudes qu'elle avait ressenties

à son sujet. Le facteur, penaud, baissa la tête ; mais, touché par tant de sollicitude, il jura qu'on ne l'y reprendrait plus. Et il tint parole.

En dehors de ses rapports de service, Tony Lix vivait à Lamarche d'une façon très retirée, s'occupant surtout de bonnes œuvres et n'ayant qu'un cercle très restreint de relations au dehors. Dans l'intimité, elle se plaisait à rappeler ses souvenirs de Pologne, son séjour si heureux au château de S... auprès de sa chère comtesse et de ses élèves, auxquels elle restait tendrement attachée. Jamais un mot d'elle-même, et il fallait les instances réitérées de ses amis pour qu'elle consentit à parler de son rôle pendant l'insurrection.

Arriva l'année 1870.

Quand les Allemands foulèrent le sol de notre chère patrie, l'âme de la grande Alsacienne, de la vaillante Française tressaillit. Elle avait combattu pour l'indépendance de la Pologne, pour ses amis, pouvait-elle rester froide et inactive devant l'envahissement de notre pays ?

Elle n'eut pas une seconde d'hésitation, et avec son caractère ferme jusqu'à l'audace, se jeta résolument dans la lutte.

On apprenait un soir dans les Vosges la capitulation de Sedan, Une soixantaine d'hommes de tout âge, de toute condition se réunirent aussitôt pour organiser la défense du territoire et former une compagnie de francs-tireurs. La directrice des postes, équipée en homme, se présente avec un fusil d'une main, une épée de l'autre, empruntés chez ses amies et voisines Mmes de Bourgogne(1).

— Me voici, Messieurs, cria-t-elle, enrôlez-moi ; un fusil de plus, c'est toujours ça.

Le nouveau capitaine, à l'élection duquel on venait justement de procéder, s'avance alors :

— Vous êtes reconnue, Mademoiselle, dit-il en s'inclinant, ne cherchez pas à cacher votre identité.

Et en quelques mots, le brave homme raconte le passé de sa nouvelle recrue.

A l'unanimité des voix, Tony Lix fut nommé lieutenant des francs-tireurs. Et pendant la durée de la campagne, nul chef ne fut plus respecté, mieux écouté et ne donna un meilleur exemple d'intrépidité, de courage et de persévérance.

(1) Les armes du commandant de Bourgogne.

Avec une étonnante rapidité, elle apprit la théorie militaire et commanda les divers exercices avec une précision remarquable. Dès que les hommes furent suffisamment instruits, qu'ils connurent le maniement du chassepot, surent passer de la marche de flanc à la marche en bataille, pratiquer un peu l'école des tirailleurs, on entra en campagne. Elle partagea les travaux et les dangers de sa compagnie, ne mangeant qu'après avoir assuré la subsistance de ses hommes, partout aimée, estimée, honorée, et prit part à différents engagements où nos mobiles et nos francs-tireurs, qui voyaient le feu pour la première fois, se battirent honorablement contre des Allemands infiniment supérieurs en nombre.

Le général Ambert, dans ses récits militaires, fait d'elle le plus grand éloge :

“ Une femme, sous-lieutenant de la compagnie de Lamarche, Mlle Lix, dont toute l'armée a admiré le courage et le dévouement, applique un premier pansement sur la blessure du pauvre S... (brigade du général Dupré).

“ Le commandant Perrin, qui dans cette journée commandait la troisième colonne de gauche, s'exprime ainsi : On commença par engager les francs-tireurs de Neuilly, de Lamarche et du Jura dans la forêt de Saint-Benoît. Le commandant signala la courageuse conduite de la receveuse des postes, Mlle Lix, lieutenant de francs-tireurs de Lamarche. Elle faisait intrépidement le coup de feu. Sans mon intervention, elle aurait brûlé la cervelle à un officier du 32e, qu'elle avait vu se cacher dans un trou.”

Dans un autre occasion, son sang-froid fut remarquable. C'était à Langres. Les Prussiens, ivres de fureur et de haine, se rendirent un jour à l'ambulance et couchèrent en joue les blessés, puis les menacèrent de leurs baïonnettes en criant :

— A mort les francs-tireurs !

Le principal du collège intervint pour empêcher cette infamie, mais sans grand résultat. Tony Lix alors s'avance, et d'une voix ferme les apostrophe en langue allemande, les menaçant sans doute de représailles comme l'avait fait, auprès du général de Werder, l'éminent colonel Bourras, au nom des deux mille francs-tireurs de l'Est. Quoi qu'il en soit, les Allemands se retirèrent sans mettre leurs menaces à exécution.

*L'Industrial alsacien* du 14 décembre 1870 a inséré une belle lettre d'un franc-tireur, M. Lesney, qui vit Mlle Lix à l'œuvre et raconte comment elle ralliait les jeunes mobiles qui voulaient se débander lorsque les balles et les obus commençaient à pleuvoir dans leurs rangs :

— Allons, Messieurs, debout, disait-elle ; c'est la tête haute que les Français doivent saluer les balles prussiennes.

Et elle restait elle-même debout, le sabre à la main.

Le rôle des francs-tireurs des Vosges fut forcément restreint dans cette malheureuse guerre. Notre héroïne prit part à plusieurs engagements, et se distingua particulièrement au combat de la Bourgonce<sup>(2)</sup> où son intrépidité et son dévouement la firent remarquer et lui valurent plus tard, en 1872, une médaille d'or de première classe et une croix de bronze des ambulances. M. de Charette, en 1874, lui envoya la médaille des zouaves pontificaux.

Mais cette vie de camp, ces stations sous bois, dans l'humidité, étaient trop pénibles pour une constitution déjà affaiblie. La santé d'Antoinette s'altéra sensiblement, et son ancienne blessure s'étant rouverte, non sans la faire beaucoup souffrir, elle dut rentrer chez elle et reprendre dans la vie un rôle moins belliqueux et moins accidenté. A vrai dire, après le combat de la Bourgonce, la compagnie de Lamarche fut fondue dans les troupes garibaldiennes, et Mlle Lix, qui a écrit : “ En Pologne, j'avais combattu pour une cause sainte, il est vrai, mais étrangère ; lorsque l'Alsace où je suis née fut menacée je n'avais plus le droit de m'abstenir ”, se retira.

Il y avait également des femmes dans l'armée de Garibaldi, et elles aussi portaient des galons ; mais là s'arrête leur ressemblance avec Mlle Lix, dont le souci constant fut le conserver une réputation irréprochable. Elle se consacra dès lors uniquement aux soins des blessés.

Pendant une dizaine d'années, la jeune femme continua de demeurer à Lamarche, très aimée, très considérée, mais aussi très remarquée par son aspect demi-masculin. Elle portait,

(2) Elle défendait, le 6 octobre, un défilé entre La Salle et Saint-Remy et se comportait comme d'ordinaire avec beaucoup de courage quand un escadron de dragons badois survient au grand galop de charge pour balayer le défilé ; mais les francs-tireurs, bien abrités derrière des rochers et des arbres, obstacles naturels, accueillent les cavaliers ennemis par un feu rapide qui met le désordre dans leurs rangs et les oblige à faire demi-tour.

avec une jupe courte, le gilet, le col droit et le veston ; sa jolie tête blonde était encadrée de cheveux courts, frisés ; de beaux yeux bleus à l'expression vive et intelligente éclairaient une physionomie franche et ouverte, et un bon rire gai et spirituel découvrait souvent des dents superbes. Bonne chrétienne, essentiellement charitable, Antoinette Lix donnait tout aux pauvres, ne gardant pour elle que le strict nécessaire, et quand ses amis lui représentaient son manque de prévoyance, elle avait coutume de les accueillir avec un sourire et de leur répondre :

— Peu importe ! Pourquoi me préoccuperais-je de l'avenir ? Je trouverai toujours dans mes vieux jours un lit fondé par ma famille à l'hôpital de Colmar.

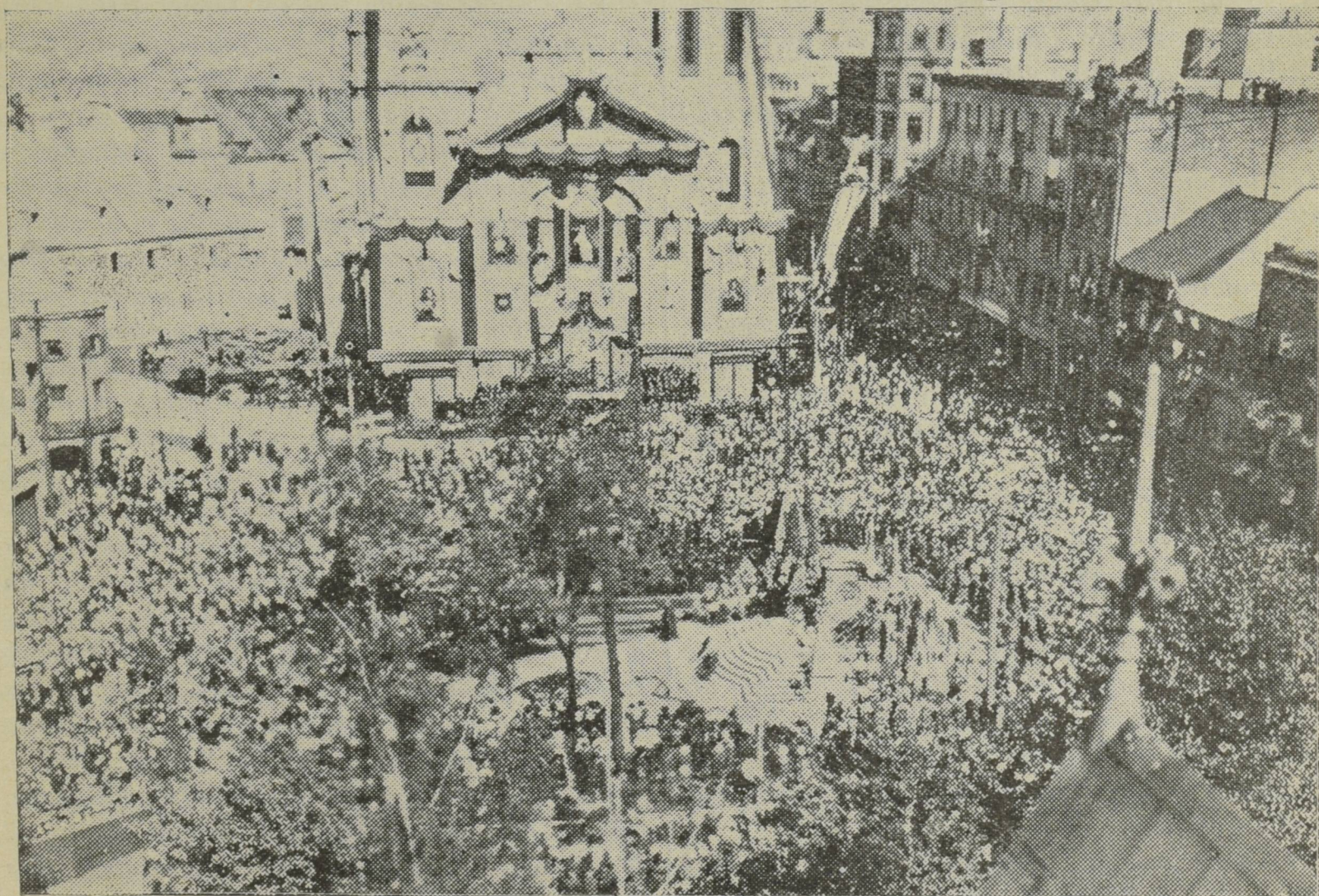
Vers 1880, son bureau de poste de Lamarche fut transformé en un bureau de tabac, qui lui permit de se fixer à Paris, où elle se consacra entièrement à des travaux littéraires. Elle publia quelques livres, tous marqués d'une grande foi religieuse, d'un ardent et vibrant patriotisme, et à notre époque où la religion de l'or tend à remplacer les autres religions, où la passion du sacrifice est considérée comme une

folie, la figure d'Antoinette Lix se détache, noble et fière, comme un modèle d'abnégation et de charité chrétienne.

En 1882, les dames alsaciennes, reconnaissantes de son dévouement à notre malheureuse province perdue, rendirent témoignage à sa bravoure et à son courage en lui offrant une épée d'honneur, qui est actuellement au musée de l'Armée. La Société nationale d'encouragement au bien lui décernait une médaille de bronze. Enfin, en 1888, le secrétaire général de cette même Société, M. Honoré Arnoul, lui remit une médaille d'honneur de première classe.

Elle fut aussi proposée pour la Légion d'honneur, mais j'ignore pour quelle raison cette tentative n'aboutit pas.

Cinquante-deux ans ont passé depuis l'annexion de l'Alsace, et la récompense la plus douce eût été pour elle de vivre assez longtemps pour voir l'envahisseur repoussé. Hélas ! ce bonheur lui a été refusé. Elle dort à Saint-Nicolas-du-Port, en terre lorraine, et c'est du ciel qu'elle a pu voir nos armées glorieusement triomphantes, fouler nos belles plaines de l'Alsace reconquise. (*Le Noël*) Louise ZEYS.



LE DÉVOILEMENT DU MONUMENT TASCHEREAU  
Cette gravure nous donne une idée de la foule qui assistait à ces belles fêtes

CHRONIQUE LITTÉRAIRE

## "LES HABITS ROUGES"

**M**ONSIEUR Robert de Roquebrune a publié, à Paris, aux Editions du Monde nouveau, boulevard Raspail, en mars dernier, un roman canadien, *Les Habits rouges*, pour lequel il a reçu, récemment, quelques miettes du prix David.

De l'auteur, j'ignore tout, sauf qu'il a donné à un magazine montréalais, pendant son séjour à Paris, une analyse très sympathique, — et contre laquelle "l'Action Française" protesta officiellement — d'un pamphlet injurieux pour Léon Daudet du maître-chanteur et spadassin André Gaucher.

J'admire profondément la propagande contre-révolutionnaire que dirigent Maurras et ses lieutenants Daudet, Bainville et Valois — désignés par le chanoine Lecigne, ancien directeur de l'Univers, comme les disciples directs de Joseph de Maistre. J'eus donc d'abord quelque méchante opinion de M. de Roquebrune qui avait si bonne estime de Sire Gaucher, exécuteur des hautes œuvres de maître Caillaux, depuis que Mme Caillaux n'assassine plus.

Mais *Les Habits rouges* m'ont fort intéressé ; j'ai dévoré le volume à la première lecture. Et c'est toujours bon signe quand un roman aiguise autant l'appétit du lecteur.

L'auteur a voulu ressusciter partie d'un moment très difficile de notre histoire, l'échauffourée de 1837, à Saint-Denis et à Saint-Charles. Il nous présente d'abord, le notaire Cormier, de Montréal, vieux célibataire, qui en tout modéré, n'en est pas moins un "Fils de la Liberté" très ardent.

Chez le notaire Cormier nous connaissons un officier anglais de descendance française, M. d'Armontgorry, snob anglifié, mais chez qui, dans la crise nationale qui se prépare, la race parlera plus fort que le snobisme ; un domestique original, Cotineau ; Jérôme de Thavenet, fils du seigneur de Saint-Mathias ; Brown, l'espion anglais qui soulève les "habitants" aux côtés de Nelson, puis les dénonce ensuite au vieux brulôt Colborne.

Et nous sommes transportés chez le général Colborne. De Thavenet et d'Armontgorry font la

cour à la fille du général, Lilian Colborne. Le général, Lord Gosford, le colonel Gore, échangent leurs vues sur la meilleure méthode de gouverner les Canadiens français, leurs réflexions sur les événements, ou sur les rapports de l'espion Brown. Nous pénétrons ensuite un instant chez le seigneur autoritaire de Saint-Mathias, père de la jolie et originale Henriette de Thavenet ; nous y faisons connaissance avec l'abbé Loutre, curé de l'endroit, esprit délicat et ironique, curé paternel et dévoué, et nous passons au bal de Chambly, aux casernes du général Colborne. Nous voyons là, notre jeunesse seigneuriale de 1837 danser avec les "Habits rouges" et y semer le désarroi dans le cœur de certains lieutenants anglais et écossais. Henriette de Thavenet, pour sa part, malgré qu'elle en ait, jette dans un trouble bien connu, le lieutenant Fenwick des troupes de Sa Majesté britannique. La première partie du roman se termine par ce tableau.

La seconde débute par un séjour d'Henriette de Thavenet chez son amie diplomatique Lilian Colborne, la fille du vieux brulôt. C'est pendant son séjour à cet endroit, que, l'originale et courageuse petite femme, profitant d'une indiscretion du gros Brown — qui la courtise malgré qu'elle lui oppose une indifférence complète et ne s'intéresse à lui que parce qu'elle le croit patriote très ardent — se rend chez le notaire Cormier, entre chien et loup, et assiste là, à une réunion des Fils de la Liberté, où Papineau, Nelson, Chénier, Hindelang, de Lorimier prennent tour à tour la parole. Mais l'automne est arrivé. Tout l'été, les esprits ont été chauffés à blanc par les orateurs patriotes. Un soir de novembre, voici que, Jérôme de Thavenet et d'Armontgorry, arrive échevelés et défaits, au château de Saint-Mathias. Une bagarre a éclaté à Montréal entre "fils de la Liberté" et "bureaucrates" ; la race a parlé ; nos deux jeunes anglophiles ont fait le coup de poing avec vigueur contre les "bureaucrates" du "Doric Club".

Or ils sont dénoncés et pour d'Armontgorry, officier de l'armée anglaise, ancien élève de Woolwich, c'est la cour martiale. Les deux jeunes gens après un repas substantiel et un

court repos, partent pour Saint-Denis. Les événements se précipitent. Quelques jours après, c'est le notaire Cormier qui fuit de Montréal et s'achemine en cabriolet vers St-Denis. Il arrête à Saint Mathias et à son départ Henriette l'accompagne. Mais entre Chambly et St-Denis, chez M. de Rouville, bivouaquent les "Habits rouges" du colonel Wetherall et du lieutenant Fenwick; la route est barrée par un canon. Une ruse de Mlle de Thavenet — visite prétextée chez la couturière de Saint-Hilaire — lui procure un laissez-passer pour la voiture de M<sup>re</sup> Cormier car la jeune fille a confié son cheval au notaire et s'est mise en tête de passer le cabriolet du tabellion par le grand chemin, après avoir fait reculer le canon par les Anglais eux-mêmes. Tout lui réussit. Le notaire, sous bois, a traversé, pendant ce temps, la monture d'Henriette. Ils se rejoignent un peu plus loin, font de nouveau échange de leurs moyens de locomotion et marchent à grande allure vers Saint-Denis.

Enfin, troisième et dernière partie, nous assistons aux préparatifs des patriotes pour recevoir les "habits rouges", puis à la bataille de Saint-Denis qu'ils gagnent et à celle de Saint-Charles qu'ils perdent. Le lieutenant Fenwick meurt d'une balle que lui tire Cotineau à Saint-Charles. Brown, l'espion est mort à Saint-Denis en cherchant à rejoindre l'ennemi. Henriette de Thavenet l'ayant aperçu à ce moment dans une glace, l'a abattu d'un coup de fusil. Puis ce sont les arrestations. Armontgorry est fusillé, plusieurs patriotes sont exécutés, d'autres déportés. Lord Gosford part pour l'Angleterre, mais Colborne qui veut être gouverneur ne le sera que par interim, et il en est fort dépité. Quant à Henriette de Thavenet, grâce au laissez-passer de Wetherall, elle retourne sans être inquiétée au manoir de Saint-Mathias, où elle découvre en son cœur, après l'action, qu'elle aimait le brave et généreux écossais Fenwick.

Tout ce récit est vivement conduit. Les personnages et les lieux dessinés avec sobriété et suffisamment de justesse. L'allure impersonnelle du roman ne nuit pas à l'intérêt et permet peut-être à l'auteur d'éviter un écueil. Cette page d'histoire qu'il a ressuscitée dans son œuvre d'imagination, est encore assez discutée. Nous lui savons gré de sa discrétion. S'il eut accusé davantage les traits de ses acteurs, de ceux surtout qui ont leur place dans la grande histoire, il eût couru grand risque d'errer. Tandis qu'à la vérité rien ne choque dans son roman. Il eût peut-être gagné à faire face

à la difficulté, mais félicitons un débutant d'avoir été sage et sans présomption. M. de Roquebrune, fort de l'expérience acquise, produira, certes, quelque œuvre plus vigoureuse, ses Habits rouges n'en sont pas moins un heureux commencement.

Le roman de M. de Roquebrune se rattache, en effet, à une période historique; il en reproduit assez bien, je crois, l'esprit, les sentiments et les mœurs, et il ne montre que d'une manière épisodique des personnages trop connus par l'histoire. D'autre part, tout en étant une évocation animée et colorée, un roman, il est cependant bâti avec l'appui d'une documentation très exacte. Ce n'est pas là mince mérite. Si les Habits rouges n'ont ni la vigueur de pensée et de style, ni la forte armature des romans historiques de Balzac, de Barbey d'Aurévilly ou d'Alphonse Daudet; ils valent mieux, je pense, que les romans de Marmette.

Ce dernier, par reconstruction directe, comme M. de Roquebrune, a fait revivre quelques périodes de notre histoire, mais il n'a pas au même degré que l'auteur des Habits rouges certaines qualités de mesure, ni autant de sobriété. Aussi bien, je crois les Habits rouges de meilleure étoffe que la plupart de ses ouvrages.

Du reste, le livre de Roquebrune se fait lire d'une traite, comme je l'ai déjà écrit, et mérite la sympathie du lecteur. C'est la grâce que je souhaite le plus sincèrement du monde à l'auteur des Habits rouges et qu'il recommence bientôt...

Ferdinand BÉLANGER.

On monte l'escalier, qui est très dur, et Bébé, avec ses petites jambes, a toutes les peines du monde à opérer l'ascension.

Son père le pousse par derrière tout en lui répétant :

— Allons !... Courage donc !... courage !

— Mais, papa, soupire à la fin Bébé hors d'haleine, je courage tant que je peux !...

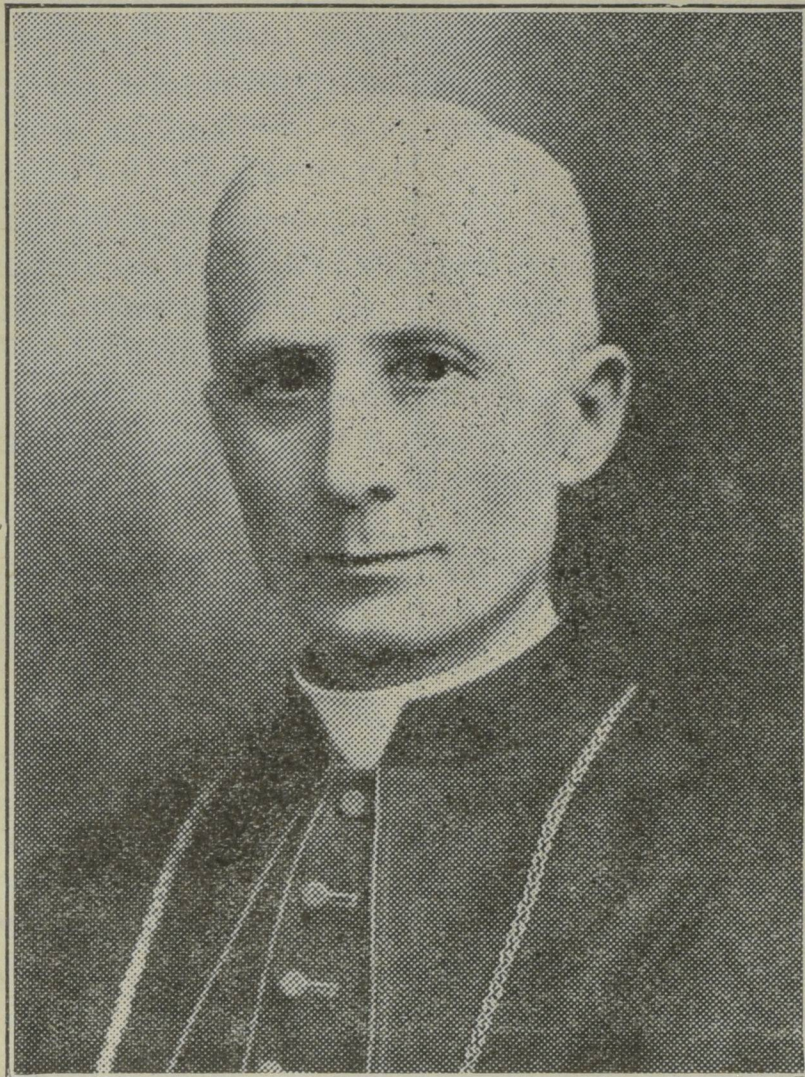
La petite Jeanne, qui est aussi paresseuse qu'ignorante, disait un jour à sa mère, en revenant de sa pension :

“ Maman, j'ai manqué d'être la première !

— Toi ?

— Oui, maman ; et la preuve, c'est que c'est la petite à côté de moi qui l'a été ! ”

# EPHEMERIDES CANADIENNES



S. G. MGR A.-X. BERNARD.

JUIN 1923

1 — Le revenu des Douanes et de l'Accise, au Canada, pour le mois de mai dernier, atteint le chiffre de \$26,525,519, dépassant de \$5,322,228 celui de mai 1922.

3 — Le feu détruit en partie la ferme de Maizerets, propriété du Séminaire de Québec sur le chemin de Beauport. Cette maison avait près de deux cents ans d'existence.

4 — Le petit hameau de Whitworth, paroisse de St-Honoré de Témiscouata, à 16 milles de la Rivière-du-Loup, est rasé, avec ses 75 maisons, par une vague de feu de forêts.

5 — A Jacques-Cartier, à l'âge de 72 ans, décède M. Joseph-Évariste Prince, C.R., professeur d'Économie politique et sociale à l'Université Laval.

6 — S. E. le Cardinal Bégin et NN. SS. les archevêque et évêques de la Province ecclé-

siastique de Québec publient une lettre collective contre la désertion du sol natal.

7 — A une réunion du Barreau de la Province de Québec, tenue à Montréal, l'hon. A. Galipeault est élu bâtonnier général.

— A Ottawa, décède l'hon. sénateur Amédée Forget, qui depuis douze ans représentait la Saskatchewan au Sénat du Canada.

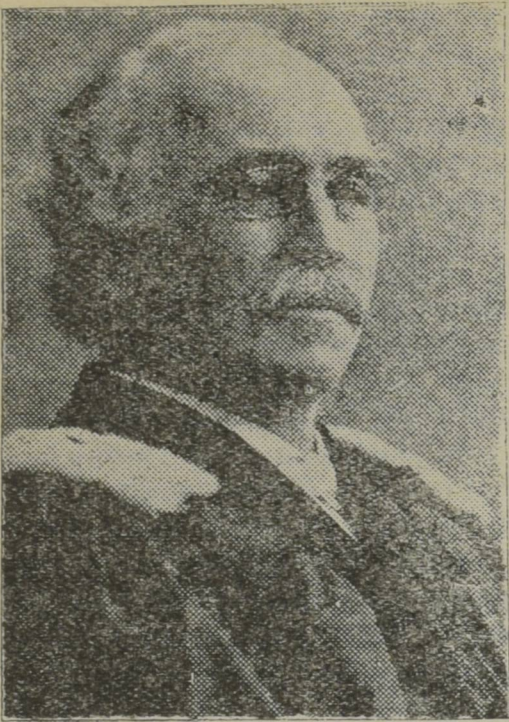
8 — Un incendie détruit plusieurs milliers de cordes de bois de pulpe à Port-Alfred.

9 — A Ottawa décède M. Rodolphe Boudreau, greffier du Conseil privé, à l'âge de 58 ans.

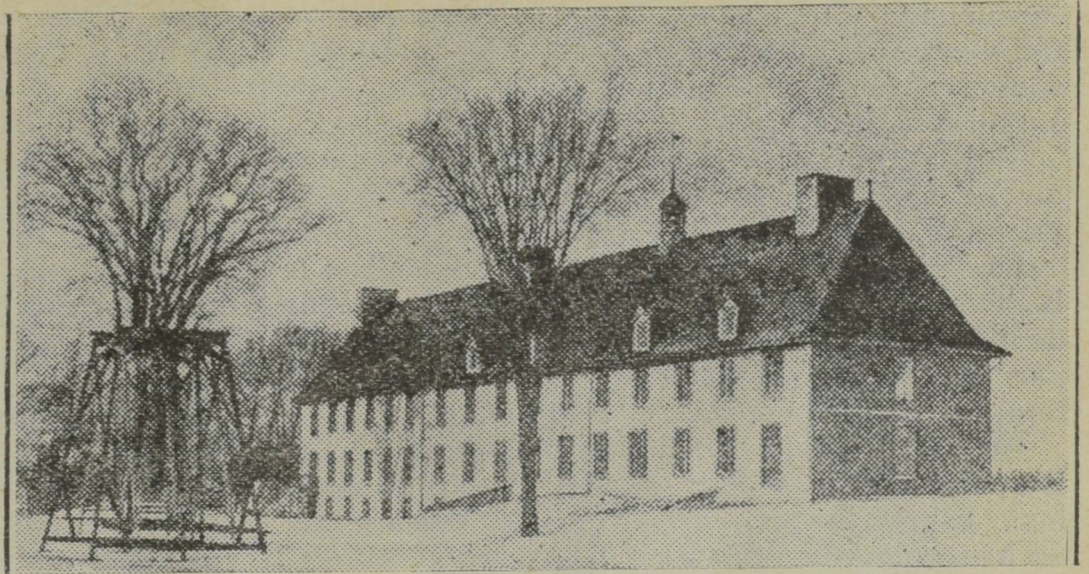
— Le "Richelieu", le nouveau vapeur de la Cie "Canada Steamship", fait son premier voyage entre Montréal et Québec. L'équipage de ce palais flottant est de 175 personnes, et près de 500 passagers peuvent prendre place à bord.

10 — Au Collège de Lévis, a lieu la bénédiction de la pierre angulaire de l'aile nouvelle en voie de construction.





FEU M. J.-E. PRINCE, C. R.



LA FERME DE MAIZERETS récemment détruite par un incendie

— On inaugure solennellement la crypte de la future basilique du Saint-Sacrement, Chemin Ste-Foy, Québec.

— Une nuée de sauterelles s'abat sur la province de la Saskatchewan, dans la région de Qu'Appelle et de Mac Lean. Des millions de ces insectes dévorent les feuilles des arbres et envahissent les maisons, d'après les rapports transmis au ministère provincial de l'Agriculture.

12 — L'Association canadienne des Pêcheries, à son congrès de Montréal, désigne comme président M. J.-A. Paulhus, un compatriote canadien-français, de la Maison Hatton, de Montréal. Le premier vice-président élu en même temps est M. Arthur Bouthier, de la National Fish Co., de Halifax.

— Deux élèves du Séminaire de Québec, MM. Maurice Roy, en dernière année de Philosophie, et M. Maurice Savard, en Rhétorique, remportent, cette année, le Prix du Prince de Galles, dans le concours ouvert à tous les collèves affiliés à l'Université Laval.

— L'Association médicale de la Province de Québec, en congrès à Montréal, élit comme président M. le Dr Reilly, à la succession de notre concitoyen M. le Dr S. Grondin, et elle choisit comme l'un de ses vice-présidents, M. le Dr Calixte Dagneau, l'un de nos chirurgiens les plus en vue.

— Le Conseil Privé d'Angleterre, dans un récent jugement de haute importance, confirme la primauté du droit civil français en province de Québec.

— Notre Ministre provincial de la Voirie, M. J.-L. Perron, a été élu président d'honneur de l'Association des Bonnes Routes au Canada, à son dernier congrès tenu à Hamilton, Ont.

— Deux nouveaux hameaux, ceux de Sully et de Glendyne, dans le comté de Témiscouata,

viennent d'être rasés encore par les feux de forêts.

14 — Le Département des Terres et Forêts de la Province de Québec annule les permis de brûler des abatis ou de circuler dans la forêt, à cause de la sécheresse.

14 — On communique aux journaux la liste des gagnants du prix David, généreusement donné par le Gouvernement provincial de Québec. La voici :

1er prix : *Poèmes de cendre et d'or*, par M. Paul Morin, \$2,000.00 ;

2e prix : *La Colonisation de la Province de Québec*, par l'abbé Ivanhoe Caron, \$600.00 ;

3e prix : *Filicinées du Québec*, par le R. F. Marie-Victorin, \$600.00 ;

4e prix : *Historic Caugnawaga*, par le R. P. E.-J. Devine, \$500.00 ;

5e prix : *Great War as I saw it*, par le Canon Scott, \$400.00 ;

6e prix : *Les Habits rouges*, par Laroque de Roquebrune, \$200.00 ;

7e prix : *Feuilles de journal*, par Dr J.-G. Paradis, \$200.00 ;

8e prix : *La Société des Nations*, par l'abbé V. Germain, \$200.00 ;

9e prix : *Federalism in North America*, par Herbert A. Smith, \$100.00 ;

10e prix : *Poems Early and Late*, par Roberts-S. Weir, \$100.00.

16 — Le résultat du concours intercolégial d'histoire du Canada pour le Prix Casgrain vient d'être connu. Le premier prix est remporté par M. André Blais, du Collège de Rimouski, et le deuxième par M. Charles-Eugène Roy, du Collège de Lévis. Le sujet proposé aux concurrents était le suivant : Mgr de Laval : l'évêque, le citoyen, le patriote.

17 — A Québec, ont lieu les fêtes du dévoilement du monument Taschereau. Le matin, il y a messe pontificale chantée par S. E. le Cardinal Bégin en plein air sur la place de la Basilique ; dans l'après-midi, le dévoilement

lui-même de la statue, et le soir, concert et feu d'artifice. Le soir on a estimé à 60,000 personnes la foule présente autour du Monument. Le succès est complet.

— En son palais épiscopal, décède, à l'âge de 75 ans et cinq mois, Mgr Alexis-Xyste Bernard, évêque de Saint-Hyacinthe.

18 — Une nouvelle d'Ottawa annonce que le R. P. Louis Rhéaume, O.M.I., ancien recteur de l'Université d'Ottawa, vient d'être nommé par le Saint Siège évêque d'Haileybury, en remplacement de feu Mgr Latulipe.

19 — M. Conrad Bernier, fils de M. J.-A. Bernier, organiste de St-Jean-Baptiste de Québec, gagne le prix d'Europe de l'Académie de Musique.

20 — Aujourd'hui commencent à Chicoutimi de grandes fêtes à l'occasion du cinquantenaire du Séminaire de cette ville. Plus de 850 an-

ciens élèves ont répondu à l'appel de l'Alma Mater. Les fêtes se termineront le 22 courant.

— Mgr F.-Z. Decelles, Vicaire Général du diocèse de St-Hyacinthe, est nommé vicaire capitulaire, *sede vacante*.

— M. l'abbé Élias Roy est nommé supérieur du Collège de Lévis, en remplacement de Mgr C. Lemieux, et M. le chanoine Ludger Dumais devient supérieur du Collège de Ste-Anne de la Pocatière, en remplacement de Mgr Auguste Boulet.

21 — Le président de la "Union Bank of Canada" dans une lettre aux actionnaires annonce que la banque est dans une situation grave par suite de pertes qu'elle a éprouvées. En conséquence la réserve est réduite de plus de quatre millions de piastres et le dividende sera de 8% au lieu de 10%. Ces mesures énergiques sauvent cette banque d'un désastre.



LE MONUMENT TASCHEREAU

— M. l'abbé Stephen-E. Edge, curé de St-Guillaume d'Upton, décède subitement. Il était âgé de 55 ans.

— La ville de Joliette célèbre par de grandes fêtes le centenaire de sa fondation.

— On a découvert de riches filons d'argent, au Yukon à Keno-Hill, depuis la fonte des neiges. L'un d'eux se trouve sur la pente occidentale de la colline près de la mine Treadwell-Alaska, qui est l'une des plus productrices. On a trouvé de bons filons également à South-Hill, en face de Keno-Hill. Plusieurs compagnies nouvelles vont envoyer des représentants dans le territoire, cette année.

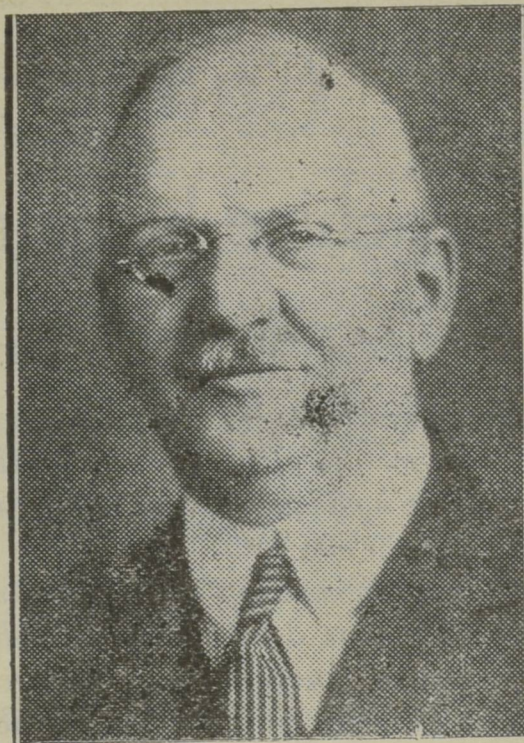
23 — M. l'abbé Edmond Duchesne est élu supérieur du Séminaire de Chicoutimi, en remplacement de Mgr E. Lapointe, dont le terme d'office est expiré.

25 — A Québec a lieu la traditionnelle procession de la Saint-Jean-Baptiste, suivie, dans l'après-midi, de réjouissances aux terrains de l'Exposition.

— Aux élections générales pour le renouvellement de la Législature d'Ontario, qui ont lieu aujourd'hui, le gouvernement Drury est complètement défait. Les conservateurs obtiennent 75 sièges, les fermiers, 16, les libéraux, 15, les ouvriers, 4, et il y a un indépendant. L'hon. G.-H. Furguson, le futur premier ministre, aura une majorité de 39 voix.

27 — A l'Université Laval, Québec, s'ouvre le congrès de l'enseignement secondaire. Vingt-deux maisons d'éducatrices, affiliées à l'Université Laval et à l'Université de Montréal, y sont représentées. Près de 200 congressistes se sont inscrits. Ce congrès se terminera le 28 courant.

28 — Une grève éclate à Sydney, N.-E. Des conflits se produisent entre les ouvriers des aciéries, soutenus par la populace, et la police locale. Le magistrat Hill est atteint d'une

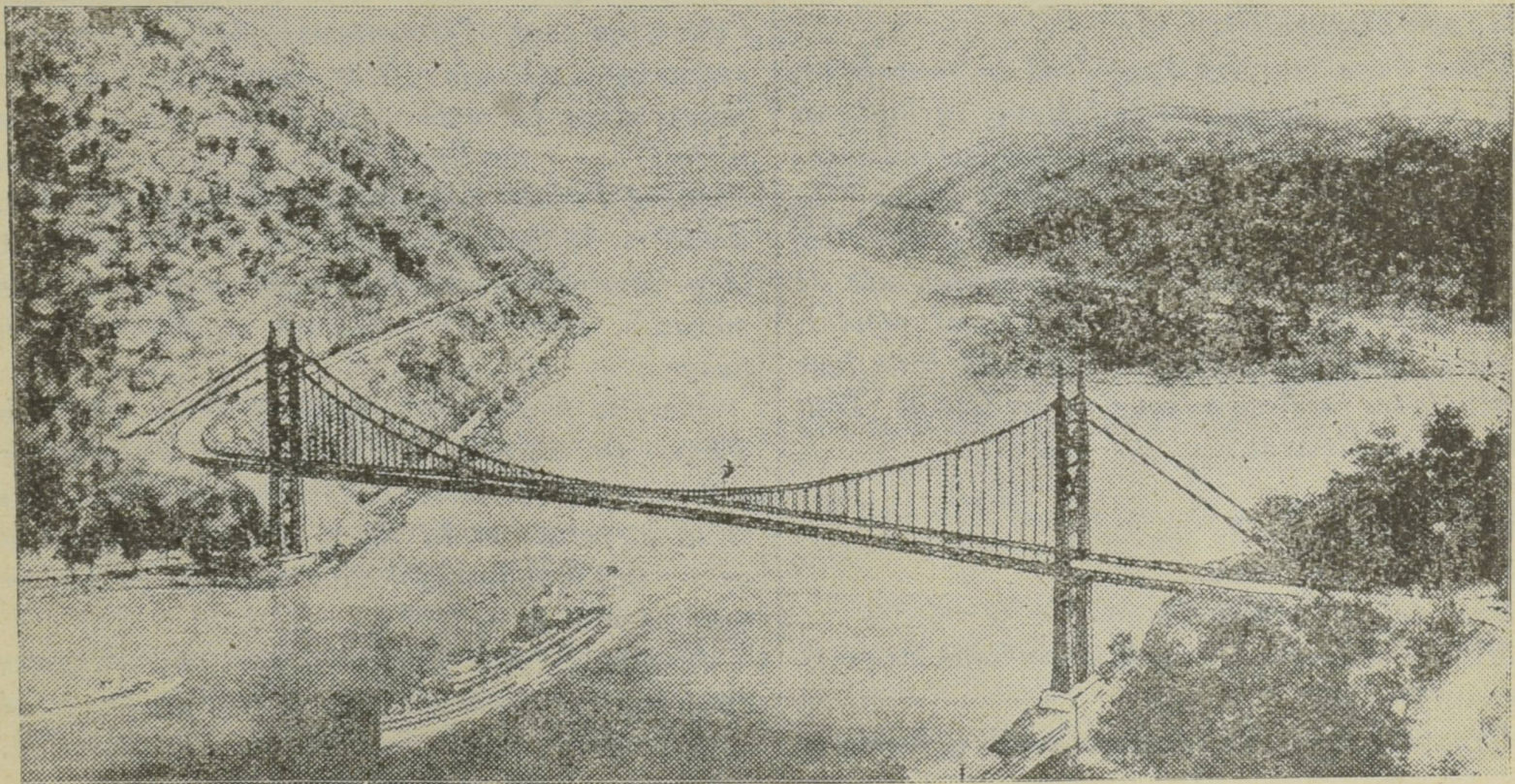


L'hon. M. FURGUSON, le nouveau premier ministre conservateur de l'Ontario.

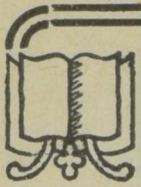
pierre à la tête au moment où il lisait l'acte des émeutes.

29 — Aujourd'hui, dans la cathédrale de Sherbrooke, a lieu la consécration épiscopale de Mgr A.-O. Gagnon, le nouvel auxiliaire de Mgr Larocque. S. G. Mgr G. Gauthier, archevêque de Tarona et coadjuteur de Montréal, est l'évêque consécrateur ; il est assisté de NN. SS. Rouleau, O.P., évêque de Valleyfield, et Guertin, évêque de Manchester, comme évêques co-consécrateurs. S. G. Mgr G. Forbes, évêque de Joliette, prononce le sermon.

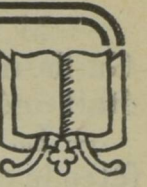
30 — Le parlement fédéral est prorogé par Son Excellence le baron Byng de Vimy, gouverneur général du Canada. La session a duré plus de cinq mois.



Ce pont suspendu sera érigé entre Anthony's Nose et Port Clinton. Il sera connu sous le nom de Pont de la Montagne à l'Ours (Bear Mountain Bridge). Il coûtera \$6,000,000.



# Gauserie scientifique



## La machine humaine

SA VIEILLESSE



*A machine humaine n'est pas éternelle.*

*Malgré qu'elle se renouvelle elle-même à chaque instant, elle finit cependant par vieillir.*

*Les machines ordinaires s'usent plus ou moins vite, suivant les soins dont elles sont l'objet. La machine humaine aussi s'use plus ou moins vite, suivant que son propriétaire en abuse ou l'utilise avec modération ; suivant aussi les circonstances qui l'entourent. Elle aussi peut se rouiller, et quelques-uns de ses rouages peuvent se détériorer plus tôt que d'autres, si on leur a demandé un travail excessif.*

*La vieillesse s'avance avec plus ou moins de rapidité, suivant qu'une des parties essentielles fait défaut, ou que toutes les parties s'affaiblissent ensemble, s'usent ensemble comme les pièces d'une machine qui, ne s'ajustant plus, finissent par créer un ensemble de désordres qui aboutissent au détraquement définitif.*

*Tant que dure la jeunesse, la machine peut se comparer à un moteur qui n'est jamais appelé à donner le maximum de son rendement. Le pouvoir excède ce qu'on lui demande. La fatigue n'est pas inconnue, mais le moindre repos suffit à la faire disparaître.*

*Vient l'âge mur, où l'excédent de pouvoir est déjà moins apparent, où la fatigue, surtout, est plus durable ; puis la vieillesse où le rendement diminue décidément jusqu'à ce qu'il arrive à la nullité. Les articulations se rouillent ; elles jouent plus péniblement. Les vaisseaux, tels de vieux tubes de caoutchouc, deviennent rigides, friables. Aucun des organes ne rend dans leur plénitude les services auxquels il est destiné. Tout marche péniblement.*

*Que s'est-il passé ?*

*La machine est usée.*

*Usée, le mot est vite dit.*

*Mais comment cela se fait-il, puisque les organes sont tous là.*

*Ils sont là sans y être puisque, ou ils nereçoivent*

*pas les éléments dont ils ont besoin, tel un foye qu'on chargerait de mauvais charbon, ou une chaudière remplie d'une eau de mauvaise qualité, ou ils ne sont plus en mesure de transformer ce qu'ils reçoivent. En un mot, les glandes endocrines dont nous avons parlé dans nos derniers articles ne fonctionnent plus, ou si peu !*

*Chacune de ces glandes, on l'a vu, verse dans le sang une substance particulière dont on commence seulement à entrevoir le rôle ; et c'est parce que ces substances se raréfient, puis disparaissent que la vieillesse s'avance, puis s'installe définitivement, pour aboutir à la mort.*

*Lorsque le thymus commence à s'atrophier, c'en est déjà fait de la poussée qui ne paraissait pas devoir s'arrêter ; la jeunesse est pratiquement terminée. La glande thyroïde, les amygdales, perdent du volume à leur tour ; et l'ardeur continue de diminuer. Puis le foie, la rate, le pancréas, la glande pinéale, certaines glandes du petit bassin fonctionnent avec de moins en moins d'activité, et la machine humaine se traîne bientôt plutôt qu'elle ne va. Les pieds semblent ne plus pouvoir quitter la terre, le pas est traînant. La vue baisse, l'ouïe diminue, la pensée devient lente. Tout, en somme, trahit l'usure.*

*Les travaux du docteur Serge Voronoff, qui a greffé avec un certain succès des glandes de singe chimpanzé à un vieillard, ont attiré de nouveau l'attention sur l'importance de ces glandes endocrines, et sur le rôle de premier plan qu'elles jouent dans la machine humaine. La tentative n'était pas nouvelle. Le fameux savant Brown Sequard l'avait déjà essayée. Horsley en 1883, Schiff en 1885, Lannelongue et Kocher en 1890, la poursuivaient avec des succès de plus en plus marqués, grâce aux meilleurs procédés mis en usage.*

*Mais la nouvelle science n'est encore qu'à ses débuts. On en sait tout juste pour s'apercevoir que certaines glandes, dont on croyait connaître et la structure et la façon d'agir, remplissent encore une tout autre fonction que celle qu'on leur connaissait.*

*Jusqu'ici, par exemple, les physiologistes s'accordaient assez bien sur le rôle du pancréas et de la muqueuse intestinale dans la digestion.*

La fameuse découverte des docteurs Banting, Best et MacLeod vient de tout révolutionner. On sait qu'ils ont isolé un produit auquel ils ont donné le nom d'"insuline," et qu'ils extraient des îlots de Langherans, dont ceux qui ont lu notre description du pancréas, savent la position. Cette insuline a une action incontestable et puissante dans la très grave maladie que l'on nomme "diabète sucré". Nous nous occuperons de cette question particulière plus tard, si les lecteurs de l'Apôtre en témoignent le moindre désir. Le procédé par lequel on utilise des parcelles de glandes ou des extraits de glande a reçu le nom d'Opothérapie.

Chez le vieillard de Voronoff la greffe glandulaire a produit des effets incontestables, dont les principaux sont l'ardeur à la vie, la vigueur intellectuelle renaissante, l'augmentation de l'énergie. Le docteur français Chabanier a injecté à un de ses diabétiques un extrait alcoolique très actif de pancréas de cheval ; ce qui a fait baisser de cinquante pour cent la quantité de sucre. Le docteur Provotelle a expérimenté en Afrique l'extrait de rate chez des malades atteints de paludisme, ou fièvres tremblantes. Il a obtenu des améliorations notables. Les injections intramusculaires de lait, qui est aussi un liquide sécrété par une glande, ont donné au docteur Tansard des résultats appréciables dans certaines infections. Le serum du sang commence à être employé dans les hémorragies, qu'il fait cesser en favorisant la coagulation du sang. Le serum d'animaux sains améliore souvent très sensiblement des maladies infectieuses telles que l'inflammation de poumons, l'érysipèle, la coqueluche, la fièvre typhoïde, la scarlatine, la danse de St Guy, le rhumatisme chronique.

Enfin on emploie depuis assez longtemps, quoique d'une manière un peu empirique, des extraits d'à peu près toutes les glandes endocrines du corps humain.

Et nous répétons, pour nos lecteurs qui l'auraient oublié, que les glandes endocrines sont des organes de sécrétion qui produisent des liquides de deux sortes. L'un, en général assez bien connu, qui s'exerce sur les apports extérieurs, telle l'action de la salive, du suc gastrique, de la bile, de la sécrétion pancréatique et du suc intestinal sur les aliments, ou contribue à rejeter à l'extérieur les substances nuisibles, les déchets que le corps

doit éliminer, sous peine d'être empoisonné par eux, telle l'urine.

L'autre, beaucoup moins connu, puisqu'on ne fait que commencer à en entrevoir l'importance, est reversé dans la circulation sanguine pour être par elle distribué dans toute l'étendue de la machine, où il joue un rôle d'extrême importance.

Avec l'âge, ces glandes endocrines vont s'atrophiant, c'est-à-dire vers la diminution puis la cessation de la fonction. C'est la vieillesse.

Les nouvelles découvertes, telles celles de Voronoff, Banting, Tansard et les autres, finiront-elles par éloigner la vieillesse, maintenir une éternelle jeunesse?

La science, et particulièrement la science médicale, est loin d'être au bout de ses découvertes. Mais lorsqu'elle se sera rendu un compte encore plus exact du fonctionnement de la machine humaine ; lorsqu'elle connaîtra encore mieux tous ses rouages et les divers troubles dont chacun peut être l'objet, il y aura toujours une mort, puisque Dieu l'a dit ; et il y aura encore une vieillesse, plutôt précoce ; car la science peut éclairer l'homme, mais elle ne lui enlève rien des appétits et des passions qui abrègent sa vie.

Et l'homme, malheureusement, écoute beaucoup plus ses appétits et ses passions que sa raison. Voilà pourquoi la machine humaine s'use plus tôt qu'elle ne devrait.

LE VIEUX DOCTEUR.

LILI.— Il a dû faire très chaud cette nuit.

LA MAMAN.— A quoi vois-tu ça ?

LILI.— Regarde le gazon, il est couvert de sueur !...

\* \* \*

Une gentille petite fille de dix ans comparait devant le tribunal comme témoin. Le président lui dit :

" Réfléchis bien ; tu vas nous dire ce que tu sais."

L'enfant plisse un instant son joli front, paraît se recueillir, et, tournant vers les juges son regard limpide et sa bouche souriante :

" Moi, je ne sais que des fables ! "

## La "tumeur blanche" du genou

**C**EST de ce terme discret qu'on baptise communément le mal redoutable qu'en langue médicale on désigne plus clairement sous le nom d'*arthrite tuberculeuse* du genou.

Trois os, nous le savons, concourent à l'articulation du genou, sur l'importance de laquelle il n'est pas besoin d'insister : l'os de la cuisse, le fémur, qui comporte à son extrémité inférieure volumineuse une sorte de poulie osseuse incomplète, dont les deux facettes contigües d'abord, puis, plus bas, largement et inégalement rejetées en dehors et en dedans, constituent deux surfaces articulaires ; le tibia ensuite, qui, renforcé du grêle péroné, forme la charpente de la jambe, et dont l'extrémité supérieure porte un solide plateau muni de deux surfaces articulaires horizontales, légèrement excavées à leur centre et d'inégale longueur, sur lesquelles vient reposer, par ses deux surfaces articulaires, le fémur ; enfin la rotule, petit os aplati d'avant en arrière, dont la face postérieure présente deux facettes articulaires séparées par une crête mousse et qui répond à la poulie fémorale.

Entre les deux os importants, le fémur et le tibia s'interposent, pour assurer la concordance parfaite des quatre surfaces articulaires, des fibro-cartilages.

Un manchon fibreux, renforcé de six ligaments périphériques, assure l'union articulaire.

Une membrane séreuse qui secrète la *synovie*, liquide visqueux, lubrifiant qui est en quelque sorte l'huile de nos articulations, complète l'articulation du genou qui, à son état normal, outre les mouvements d'extension et de flexion qui sont ses principaux mouvements, doit permettre à la jambe de tourner sur la cuisse, légèrement, soit en dedans soit en dehors, et encore, lorsqu'elle est fléchie, de s'incliner, très légèrement, au dedans et en dehors.

C'est dans ce milieu très délicat, dans cette articulation soumise à un travail énorme que va évoluer la tumeur blanche.

Comme pour la tuberculose rénale, il est bien difficile de prétendre que la tumeur blanche du genou peut être la lésion primitive, la lésion

tuberculeuse unique. Cette conception ne satisfait pas l'esprit et, là encore, l'expérience prouve abondamment que la localisation au genou n'est que l'expression, plus affirmative si l'on veut, d'une maladie générale, qui atteint tout l'organisme, de la tuberculose.

L'arthrite tuberculeuse est de tous les âges puisqu'on la voit évoluer chez le vieillard, et qu'on en a trouvé des lésions dans les articulations du fœtus ; mais elle est incontestablement plus fréquente dans l'enfance et l'adolescence qu'à l'âge adulte.

Évidemment, l'hérédité joue un rôle : hérédité tuberculeuse, hérédité syphilitique, hérédité alcoolique, sur laquelle il faut insister, toutes hérédités malades, en somme, qui créent le terrain favorable. Mais ce qu'il est important de dire, ce qu'il faut savoir, c'est qu'il n'est nullement nécessaire pour qu'évolue chez un enfant une lésion tuberculeuse articulaire, qu'il soit de souche tuberculeuse.

Que la misère, la fatigue, les privations, les maladies, prédisposent en brisant la force de résistance, rien de plus certain.

Qu'un coup, une contusion, une luxation, une plaie, une infection, en mortifiant les tissus de l'articulation, préparent le lieu d'élection pour la colonisation microbienne, rien de plus certain encore.

Il est souvent bien difficile de dire si l'arthrite tuberculeuse du genou a débuté par l'os ou par la synoviale. Il semble pourtant que, dans la majorité des cas, elle est d'origine osseuse. L'arthrite d'origine synoviale est surtout fréquente — et elle est très fréquente — dans l'enfance et la première adolescence.

Comme dans le poumon, comme dans le rein, comme dans la hanche, comme dans la colonne vertébrale, ce bacille tuberculeux va créer une inflammation, des végétations, des fongosités, des tubercules, qui vont se ramollir, donner du pus, produire des abcès, dévorer peu à peu et progressivement des tissus articulaires.

Cependant, il est remarquable que, plus que toute autre, l'articulation du genou manifeste sa puissance de résistance, sa faculté de circonscire, par des adhérences, par la transformation fibreuse des replis synoviaux, par de véritables cloisonnements qui isolent la partie atteinte du reste de l'articulation, le processus tuberculeux.

La tumeur blanche du genou évolue assez insidieusement. C'est le plus souvent la douleur qui éveille l'attention, douleur d'ailleurs habituellement fugace et de médiocre intensité, qui renaîtra parfois longtemps plus tard, lors d'une nouvelle poussée. La fatigue la réveille, les mouvements forcés, comme celui qui, dans la position accroupie, par exemple, tend à redresser brusquement tout le corps.

Plus tard, cette douleur est continue, fixe en un point de l'articulation où la pression l'exaspère. Parfois, elle est ressentie dans l'articulation du coup de pied.

Les mouvements de la jointure deviennent difficiles. Celle-ci gonfle, et ce gonflement qu'on peut confondre au début avec une hydarthrose simple, un épanchement de synovie, comme il s'en produit si fréquemment à la suite d'un coup, d'une chute sur le genou, prend, quand se développe les fongosités de la tuberculose, un aspect caractéristique, un peu en forme de fuseau. La peau est blanche, luisante, chaude, empâtée. Et c'est là ce qui a fait donner à ce mal le nom d' "enflure blanche", de tumeur blanche.

Le genou se fléchit, instinctivement devrait-on dire, parce que dans cette position la capacité articulaire est agrandie, la tension moindre et par conséquent la douleur atténuée, et ainsi parce que les muscles de la cuisse, les muscles extenseurs sont rapidement frappés d'atrophie et ne s'opposent que de plus en plus faiblement à l'action des muscles fléchisseurs.

Cette attitude est mauvaise à tous points de vue, et surtout parce que, si l'on n'y remédie à temps, et que la guérison *par ankylose* survienne, le membre se trouvera définitivement fixé en cette posture extrêmement gênante pour la marche.

Outre l'examen microscopique de l'épanchement synovial ou du pus et l'inoculation au cobaye qui permettent d'affirmer la nature tuberculeuse du liquide ou du produit de l'abcès, nous avons pour affirmer l'arthrite tuberculeuse du genou, contrôler son processus et marquer sa guérison, les épreuves radiographiques.

Une "tumeur blanche" qui arrive à Lourdes ainsi attestée par l'examen clinique, par les épreuves de laboratoire et par la radiographie, est vraiment une tumeur blanche, et si elle revient subitement guérie, il est permis de crier

au miracle, car l'évolution de l'arthrite tuberculeuse du genou est longue, très longue, dure des années, et sa guérison, si nous l'entreprenons pas nos moyens habituels exige également des années.

Nos moyens, en effet, sont bien pauvres. S'ils peuvent, au début, dans les cas heureux, par l'immobilisation rigoureuse prolongée, le bain de soleil... donner des résultats vraiment satisfaisants en conservant à l'articulation ses mouvements ou partie de ses mouvements, le mieux qu'ils puissent espérer plus tard, soit par l'immobilisation durant plusieurs années, soit par résection des parties malades, c'est l'ankylose définitive.

C. B.

[*La Croix.*]

Thomas Morus, grand chancelier d'Angleterre, sous Henri VIII, étant seul à se promener sur une terrasse voisine de l'endroit où l'on enferme les fous à Londres, un de ces insensés s'échappa, vint à l'endroit où était Morus, et, l'ayant joint :

"*Jette-toi là-bas, lui dit-il, afin que j'aie le plaisir de t'y voir arriver diligemment.*"

Le chancelier n'était pas le plus fort ; il paya d'une présence d'esprit admirable, il dit au fou :

"*Mon ami, ce n'est une chose ni divertissante ni curieuse de voir tomber un homme en bas ; mais si tu veux, je te ferai voir mieux ; je vais y descendre, je sauterai ici-haut tout d'un coup et sans l'aide de personne, et je suis sûr que tu en seras étonné.*"

Le fou fut frappé de la proposition ; il y consentit et resta sur le bord de la terrasse à attendre le chancelier, qui ne se pressa pas de remplir sa promesse.

Henri, qui a quatre ans, demande à sa grand'mère d'aller lui acheter un joujou.

"*Pas aujourd'hui, répond la grand'mère, c'est dimanche, la boutique est fermée.*"

Quelques heures plus tard, la grand'mère dit à l'enfant :

"*Viens m'embrasser !*"

— Pas aujourd'hui, réplique le bambin, c'est dimanche, ma bouche est fermée."

# Science Ménagère

## Les légumes

### CUISSON DES LÉGUMES AU NATUREL

#### PRÉPARATIONS-TYPES

Tous les légumes verts : épinards, asperges, laitue, navets, carottes, choux, fèves à beurre, petits pois, pommes de terre, etc., se servent au naturel. Cette préparation des légumes au naturel comprend en général deux étapes : leur cuisson et leur accommodement.

I. Éplucher les légumes et les laver soigneusement.

II. Les jeter dans l'eau très bouillante salée, les faire cuire le temps que demande la nature de chaque légume, les égoutter fortement et les jeter dans une casserole contenant un bon morceau de beurre fondu, saler, poivrer.

Si on les prépare au gras, ajouter un verre d'excellent bouillon.

Si on les prépare au maigre, ajouter un verre de crème ou de lait ; remuer jusqu'à ce que la crème se soit intimement incorporée au mélange. Disposer avec goût sur un plat et servir très chaud.

On peut mélanger deux légumes verts, par exemple, les épinards et les laitues, etc. On peut aussi leur ajouter des pommes de terre.

#### A LA VAPEUR

Pour cuire les légumes à la vapeur on se sert d'un bain-marie, ou encore de marmites à plusieurs étages.

I. Remplir le compartiment inférieur d'eau bouillante.

I. Faire cuire dans la partie supérieure : la vapeur qui se dégage, en se répandant sur les légumes, provoque la cuisson dans leur propre jus.

III. Dès que les légumes sont cuits les assaisonner tout simplement avec du beurre bien frais, c'est la préparation au naturel.

#### PURÉES DE LÉGUMES VERTS

Les légumes bien cuits, on les passe au passe-purée, puis on remet au feu l'eau de leur cuisson.

I. Quand l'eau bout, on ajoute les légumes passés, on sale et on laisse épaissir. Au moment de servir, on ajoute quelques cuillerées de crème et un morceau de beurre bien frais.

II. On peut aussi délayer 1 ou 2 cuillerées à table de crème de riz dans l'eau de cuisson des légumes verts ; ils sont ainsi moins âpres au goût, et plus liés.

#### PURÉE DE LÉGUMES

10 à 12 pommes de terre	1 tasse de lait chaud
$\frac{1}{4}$ de navet	2 c. à table de graisse
1 oignon	sel, poivre.

I. Cuire les pommes de terre et le navet à l'eau bouillante salée.

II. Lorsque les légumes sont cuits, en faire une bonne purée ; ajouter l'oignon revenu dans la graisse, le lait chaud, le sel et le poivre ; battre le tout énergiquement pendant quelques minutes.

III. Déposer la purée avec goût dans un plat.

#### PURÉE PANACHÉE

2 à 3 carottes	3 à 4 c. à tbl. de crème
8 à 10 pommes de terre.	ou 1 tasse de lait chaud
1 à 2 tranches de navets	2 c. à table de beurre
	sel et poivre.

I. Faire cuire les carottes et le navet dans l'eau salée pendant une heure, ajouter les pommes de terre et achever la cuisson.



II. Passer le tout ensemble au passe-purée, remettre dans la casserole sur le feu, la travailler avec une cuillère de bois, y ajouter la crème, le sel et le poivre, puis le beurre et servir.

## CAROTTES AU JUS

4 à 6 carottes	2 c. à tbl. graisse de rôti
1 oignon	$\frac{1}{2}$ tasse d'eau bouillante
1 c. à thé de sucre	te
	1 bouquet garni, sel et poivre.

I. Fondre la graisse et faire mijoter un oignon.

II. Ajouter les carottes émincées, un bouquet garni, poivre, sel, sucre si les carottes sont vieilles, mouiller avec un peu d'eau bouillante, laisser mijoter, jusqu'à ce qu'elles soient bien cuites.

## PETITS POIS A LA FRANÇAISE

1 pinte de petits pois bien frais	1 c. à thé de sucre
1 tête de laitue	1 branche de sarriette
	ou
4 c. à table de beurre	1 bouquet de persil
2 oignons nouveaux	1 pincée de sel
	$\frac{1}{2}$ tasse de crème fraîche à volonté.

I. Mettre dans la casserole la moitié du beurre, les petits pois, la laitue, les oignons, le persil et le sucre ; assaisonner et couvrir. Laisser mijoter 20 à 25 minutes, remuant de temps en temps pour que la préparation ne brûle pas. Au besoin, ajouter un filet d'eau.

II. La cuisson terminée, enlever le bouquet, la laitue, lier avec la crème et le reste du beurre, ou avec le beurre seulement et servir chaud.

## POIS CONSERVÉS EN BOITE

1 pinte de pois	1 c. à thé de sucre
2 on. de beurre	sel poivre, fines herbes.

1. Mettre les pois dans la casserole.

II. Quand ils sont attendris y ajouter le beurre, le sucre, assaisonner de sel et de poivre et parsemer de persil au moment de servir.

## PANACHÉ DE LÉGUMES A L'ÉTOUFFÉE

$\frac{1}{4}$ tasse de carottes	cœurs de laitue
1 tasse de navets	2 à 3 oignons nouveaux

1 tasse de petits pois	1 bouquet garni,
1 tasse de tomates	pointes d'asperges
4 pommes de terre	2 tasses d'eau bouillante
$\frac{1}{4}$ tasse de riz	ou de bouillon.
$\frac{1}{4}$ tasse de beurre	1 c. à thé de sel,
	$\frac{1}{8}$ c. à thé d'épices.

I. Éplucher et laver tous les légumes, les émincer ou les couper en dés, les jeter dans la casserole contenant de l'eau bouillante, les faire sauter, ajouter le riz, couvrir hermétiquement et laisser cuire à petit feu deux heures et demie.

II. Au bout de ce temps, assaisonner et laisser cuire encore dix minutes.

III. Ajouter le beurre, secouer le tout pour bien opérer le mélange et servir. On peut ajouter à ces légumes, quelques minutes avant de servir, un bol de crème.

## FEVES AU LARD

(A la mode de Boston)

1 pinte de fèves	1 c. à thé de moutarde
$\frac{1}{4}$ lb. de lard salé	1 oignon
$\frac{1}{4}$ tasse de mélasse	sel et poivre.

I. Faire tremper les fèves dans l'eau froide toute la nuit.

II. Le lendemain les remettre dans de l'eau fraîche et froide et les cuire avec un oignon piqué de 2 à 3 clous de girofle jusqu'à ce qu'elles soient tendres, les retirer, les rafraîchir.

III. D'autre part ébouillanter le lard, en enlever la couenne, la couper par petits morceaux.

IV. Mettre dans un pot de grès une couche épaisse de fèves et 3 ou 4 petits morceaux de lard, alterner jusqu'à ce que le pot soit rempli.

V. Délayer dans une tasse, le sel, la moutarde, la mélasse avec de l'eau bouillante, et verser sur les fèves ; ajouter toujours assez d'eau chaude pour les couvrir pendant la durée de la cuisson.

VI. Faire cuire 8 à 10 hres dans un fourneau modérément chaud.

[La Cuisine à l'Ecole primaire.]

## Coin de l'Ouvrier

### Le mal

N'EST PAS A LA VILLE, MAIS A LA CAMPAGNE



LA dépopulation des campagnes est pour notre province une réalité très actuelle; il ne se trouve plus un homme pour la nier. Des enquêtes sérieuses en ont mesuré l'étendue et un mouvement que l'on promet vigoureux se dessine dans le but de lui faire échec.

Parmi les moyens employés pour combattre cette plaie toujours grandissante, on emploie et avec raison la propagande par la parole et par les écrits. Seule, elle ne serait cependant que très peu efficace ; mais, unie à d'autres d'ordre pratique, elle doit former un ensemble d'efforts capables de donner des résultats.

Seulement, pour porter des fruits qui ne soient pas amers, pour apporter des résultats qui ne soient pas négatifs, il faut que cette propagande se tienne au moins dans les limites de certaines vérités, desquelles on ne saurait s'écarter sans nuire énormément aux résultats de la campagne entreprise. Et la vérité qu'il importe de ne pas méconnaître et surtout de ne pas dénaturer est certainement celle qui touche à la situation économique des populations ouvrières des villes, aux salaires que les ouvriers des villes gagnent et au train de vie qu'ils doivent mener.

\*

\* \*

Or, cette vérité a trop souvent à souffrir, de la part de certains propagandistes de la bonne cause qui, sans le savoir et sans le vouloir, se font les propagateurs de faux mirages.

N'est-il pas arrivé encore récemment qu'un homme bien sincèrement dévoué à la lutte contre la désertion des campagnes, s'en allait devant un auditoire de campagnards déclarer que les fils de cultivateurs sont attirés dans les villes, entr'autres choses, par les hauts salaires et les heures de travail plus courtes, quand il

aurait dû dire que les cultivateurs sont chassés des campagnes par le manque de moyens à leur disposition pour gagner leur vie.

Il n'est pas indifférent d'envisager ce problème à un point de vue ou à l'autre ; car à le montrer sous son mauvais angle on prévient la découverte des véritables causes d'un mal que tout le monde veut guérir et, surtout, on empêche l'emploi des remèdes ou l'adoption de mesures propres à l'atténuer.

\* \*

Il va falloir que ceux qui se lancent en campagne pour arrêter l'émigration des nôtres vers les villes se décident une bonne fois à se rendre compte de la véritable situation des ouvriers des villes.

Si jamais ils se donnaient cette peine nécessaire, on ne les entendrait plus dire que les salaires et les heures de travail des villes sont en réalité attirants ; mais plutôt que la situation des ouvriers des villes est bien pitoyable et surtout, pas enviable. Etant donné le faux mirage depuis trop longtemps distribué à la population des campagnes touchant la vie des villes, il semble que tous ceux qui ont à cœur le maintien des cultivateurs sur leurs terres, ceux qui ont à prêcher par la parole ou par les écrits, devraient se livrer au travail nécessaire de renseigner les campagnards, non plus sur un bien-être créé de toute pièce, mais sur une partie de la population ouvrière des villes.

\*

\* \*

Ceux qui parlent de hauts salaires des ouvriers des villes devraient se donner un beau jour la peine de les donner ces salaires et de les montrer aux cultivateurs tels qu'ils sont ; ceux qui parlent des journées de travail plus courtes devraient encore les étudier et les comparer aux cultivateurs tels qu'ils sont ; ceux qui parlent des journées de travail plus courtes

devraient encore les étudier et les comparer aux journées de travail apparemment plus longues, mais en réalité souvent plus courtes des gens de la campagne.

Ceux qui parlent de la vie facile des villes devraient en même temps, pour l'illustrer une bonne fois, apprendre aux cultivateurs que dans la seule ville de Québec, depuis trois ans, il y a eu presque continuellement de 2,000 à 3,000 ouvriers sans ouvrage, c'est-à-dire que 2,000 à 3,000 ouvriers et leurs familles ont été souvent dans la misère noire ; que même chez les ouvriers qui n'ont pas manqué de travail il y a eu de très nombreuses familles qui ont manqué continuellement du nécessaire ; que même chez un bon nombre des ouvriers qui sont demeurés continuellement au travail, il y a de nombreux enfants qui ne savent pas ce que c'est que de manger une nourriture capable de soutenir les forces et de répondre aux besoins de la croissance ; qu'elles n'ont pas été rares les maisons sans feu au cours de l'hiver si dur que nous avons traversé, etc.

Et une bonne fois, enfin, qu'on les donne donc ces hauts salaires de chez nous et ces courtes journées de travail en dehors de celles du chômage. Et si on doit nécessairement dire que dans certaines manufactures il y a la journée de huit heures de travail à l'usine, pourquoi ne demande-t-on pas aux cultivateurs s'ils trouveraient cela raisonnable qu'on les obligeât à consacrer l'effort fiévreux commandé par la

batteuse mécanique, dix ou douze heures par jour et 360 jours par année, durant le temps des battages ? Il y aurait ainsi moyen de leur faire mieux comprendre combien une journée de huit heures à l'usine, lorsque l'intensité des mouvements est commandée par une machine, est suffisamment longue si elle doit être donnée tous les jours de l'année, voire même la vie durant.

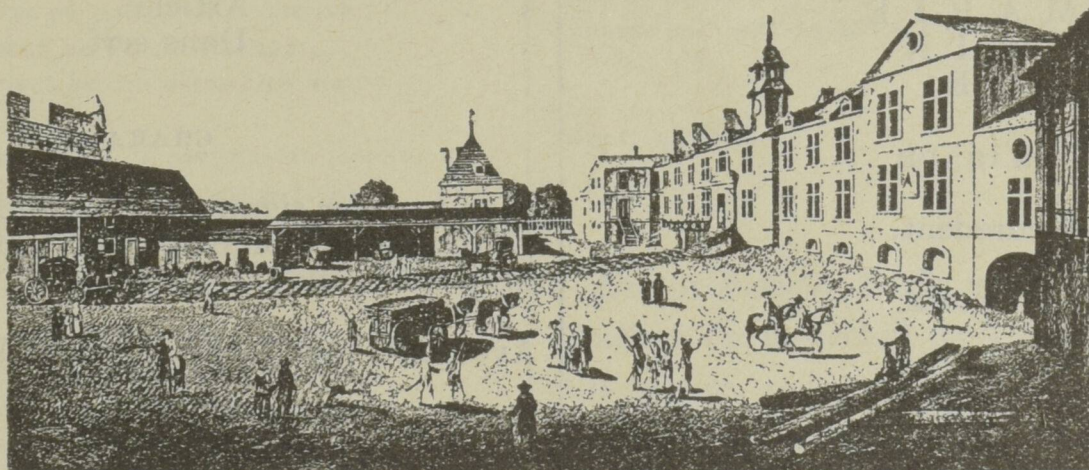
\*

\* \*

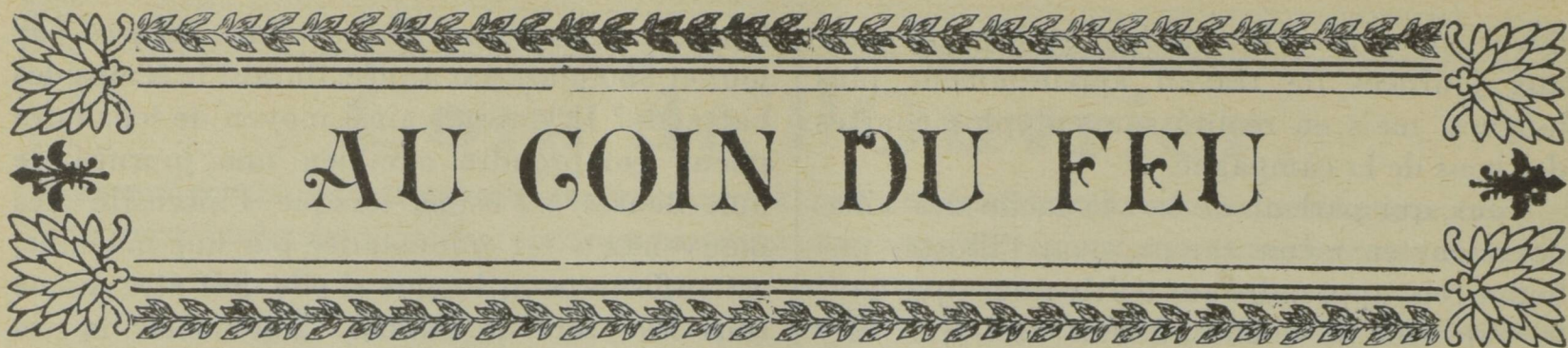
Que l'on cesse donc de bourrer le crâne des cultivateurs avec les prétendus hauts salaires de nos ouvriers et qu'on reconnaisse franchement que le mal n'est pas à la ville, mais à la campagne même. Le jour où on aura pu se rendre compte que la cause de la désertion des campagnes ne réside pas dans les salaires payés aux ouvriers des villes mais dans les revenus trop restreints que se font les gens de la campagne, on aura fait une trouvaille précieuse. Et, au lieu de créer un mouvement de baisse dans les villes, courant ne pouvant avoir d'autre résultat que celui d'augmenter le malaise, on déclanchera peut-être, si on sait en prendre les moyens, un mouvement de hausse dans le revenu des cultivateurs et alors, alors seulement, on aura trouvé la véritable solution.

Thomas POULIN.

[*Le Travailleur.*]



LE VIEUX QUÉBEC : Vue du Palais de l'Intendant.



# AU GOIN DU FEU

## POUR S'AMUSER

La Direction de l'Apôtre donnera deux prix de une piastre chacun à ceux qui enverront toutes les solutions justes des jeux d'esprit de chaque mois. Les prix seront tirés au sort et nous publierons les noms des heureux gagnants. Les réponses devront être mises sur une feuille spéciale et adressées, dans les quinze jours qui suivent la publication de chaque livraison, à M. le Directeur de l'Apôtre, 103, rue Sainte-Anne, Québec, Canada.

### RÉPONSES AUX JEUX D'ESPRIT DE JUIN

#### RÉBUS GRAPHIQUE

Très souvent sous grand air, petit mérite.  
*Mot à mot.* — Très sous Vent sous grand R, petit mérite.

#### DEVINETTE

La ressemblance qu'il y a entre le champignon et l'avocat c'est que tous les deux poussent au frais (aux frais).

#### LOSANGE

M  
 M A L  
 M A R I E  
 L I N  
 E

#### CHARADE

Cure — dent — curedent.

#### EGNIGME

Eau.

#### RÉBUS

Il est utile de placer son bonheur dans une douce amitié.

*Mot à mot :* Ile — E tue TILE — deux plats — C — son — bonne — heure — dent — hune — douce A — mi TIÉ.

*Ont trouvé des solutions partielles :* Mlle Lucienne Reinhardt, 509, rue St-Jean, Québec ; Mlle Bernadette Talbot, 32, Ave Bougainville, Québec ; M. Paul-Marcel Dorval, 13, rue Gauvreau, Notre-Dame de Lévis ; Mme Georgette Villeneuve, La Descente des Femmes, Chicoutimi ; Mlle Jeanne Brassard, Jonquière ; Mme V.-J. Rochefort, 516, Ave Notre-Dame, Manchester, N.-H. ; M. J.-P. Caron, division des Abeilles, Ferme Expérimentale, Ottawa ; Mme H.-A. St-Pierre, 8, rue Harris, Springvale, Maine.

*A trouvé toutes les solutions justes :* Mme J.-Ern. Drolet, 133, rue St-Joseph, Québec.  
 Un prix a été envoyé à Mme Drolet.

### CONCOURS No 50

#### DEVINETTE

Quel est le jour de l'année le moins solide ?

#### MOTS EN TRIANGLE

. . . . . Prénom maculin  
 . . . . . Quadrupède ou chaussure  
 . . . . . Entourée d'eau  
 . . . . . Article  
 . . . . . Dans cerf.

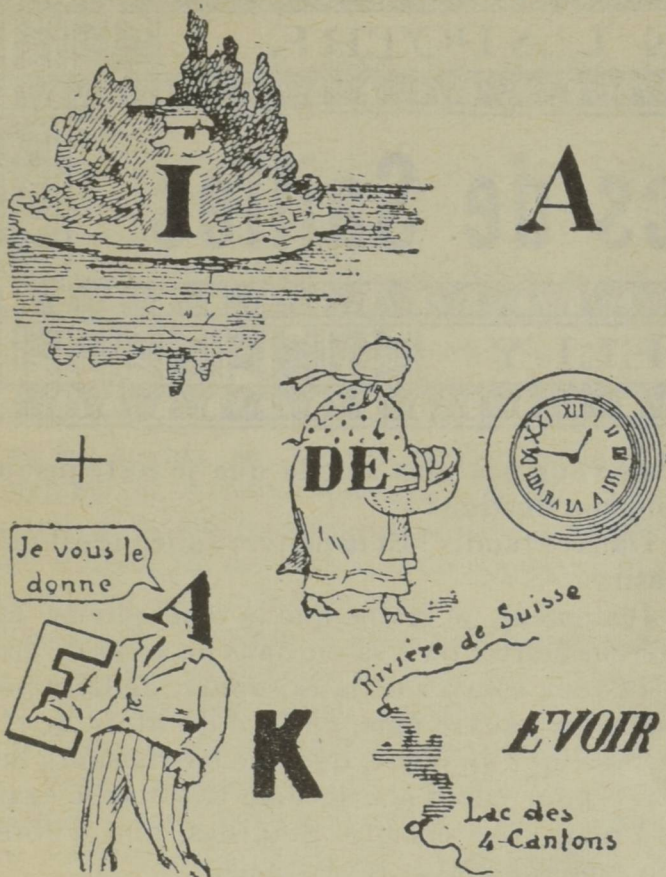
#### CHARADE

Mon premier signifie une seconde fois ;  
 Chatelaine à mon deux jadis montait parfois ;  
 Mon trois dans l'alphabet se voit chez les voyelles ;  
 Avec mon tout l'on fait incisions cruelles.

#### ÉNIGME

Je viens sans qu'on y pense,  
 Je meurs à ma naissance,  
 Et celui qui me suit  
 Ne vient jamais sans bruit.

## RÉBUS NO 41



## Seigneur, mon âme est triste..

Seigneur, mon âme est triste et je tombe à genoux !  
Quand l'herbe la dérobe au soleil, la fleur tombe ;  
Comme la fleur mon âme a souffert loin de vous,  
Et sans votre clarté, Seigneur, elle succombe !

Dans mon infime orgueil je vous ai délaissé,  
J'ai dit que la prière était une fatigue....  
Mais je reviens à vous, misérable et lassé,  
Comme au seuil paternel revint l'enfant prodigue.

Non, nous ne pouvons pas vivre sans vous, Seigneur,  
Car vous êtes la source où notre soif s'abreuve ;  
Et quand la lèvres prend un accent ricanneur,  
Au plus profond de nous pleure notre âme veuve.

Non, sans vous il n'est point de parfums au jasmin,  
Sans vous le pauvre cœur plein de clartés livides  
Se promène au hasard, sans but et sans chemin,  
Comme un soleil défunt, errant dans les cieux vides !

Vous êtes tout, Seigneur, et je suis à genoux.  
Pitié, Seigneur, pitié pour la faiblesse humaine !  
Vous qui fûtes sur terre un homme comme nous,  
Le roseau plie aux jours où le vent se déchaine.

Lorsque se fût éteint ton dernier jour en feu,  
Et que tu priais, seul, au jardin des Olives,  
L'homme s'est réveillé dans ton sein, ô mon Dieu,  
Et la sueur de sang mouilla tes tempes vives !

Puisque mes yeux sont pleins des larmes de mon cœur,  
Et que mon corps, ce soir, au vent de la prière  
Comme la fleur des prés s'incline, eh bien ! Seigneur,  
Pour mes fautes, pitié ! pitié pour ma misère !

Mon front brûle : on dirait des clous intérieurs  
Qu'aux tempes on me rive, et ma tête bourdonne.....  
Était-ce ainsi, Jésus, quand les soldats rieurs  
Dans ta tête sanglante enfonçaient la couronne ?

Prends ma tête alourdie entre tes saintes mains,  
Et laisse ton pardon tomber comme une eau fraîche  
Sur mon front qu'a sali la poudre des chemins.  
Que la foi dans mon cœur entre comme une flèche !

Laisse-moi me pencher sur tes pieds douloureux,  
Comme en son repentir la pauvre Madeleine ;  
Je n'ai pour les laver que les pleurs de mes yeux,  
Pour les sécher, Seigneur, je n'ai que mon haleine.

Oh ! laisse-moi toucher ton manteau virginal !  
Une femme autrefois en perdit sa souffrance....  
Peut-être est-ce mon tour, peut-être que mon mal  
S'en ira, si je t'aime et si j'ai l'espérance ?

Afin que nous puissions dire enfin : Nous voyons !  
Laisse glisser sur nous, comme à l'heure inouïe  
De ta montée au ciel, un seul de ces rayons  
Qui ruisselaient de toi sur la foule éblouie !

Aide-nous, Dieu Sauveur, dans nos âmes répands  
La sainte Vérité, la Vérité qui touche !  
Nous sommes à tes pieds, et nous voulons aux pans  
De ta robe de lin suspendre notre bouche !

Verse dans nous la paix de ton ciel pur et beau,  
Afin que notre cœur, un moment sans lumières,  
Redevienne serein et calme, comme l'eau  
Où la main d'un enfant a jeté quelques pierres.

Oh ! fais les cieux plus clairs et l'air moins étouffant,  
De tes doigts souverains soulève un coin de voile,  
Afin que nous puissions te retrouver enfant,  
Comme les vieux pasteurs, en suivant ton étoile !.....

Guy DE VAUDREUIL.

Montréal, 1923.

Un professeur lisait à ses élèves l'oraison  
funèbre du maréchal de Turenne par Fléchier.  
Un écolier, qui avait senti les beautés de ce  
discours, dit malignement à son camarade :

“ Quand pourras-tu en faire autant ?

— Lorsque tu seras un Turenne ! ” répondit  
l'autre.

## FEUILLETON DE L'APÔTRE

## L'Héritier des ducs de Sailles

PAR M. DELLY

11

— Oh ! c'est épouvantable ! Mais vous pouvez maintenant les faire arrêter, Stanislas ?

— Certes ! En s'attaquant ainsi à vous, elles m'ont donné une arme terrible. Cependant, si Bertine, l'ancienne femme de chambre de ma mère voulait enfin parler, je trouverais peut-être là un nouveau témoignage irréfutable, si, comme l'oncle Adrien et moi en sommes à peu près certains, elle a été complice des misérables par son silence tout au moins.

— Où est cette Bertine ?

— Mais c'est la mère de Julienne !

— Mme Vaillant ! Ceci m'explique certaines paroles dites par elle, et qui semblaient révéler un passé coupable. Peut-être parviendrons-nous à savoir quelque chose. Je m'y emploierai près d'elle de tout mon pouvoir, Stanislas.

— Et j'ai confiance que votre exquise charité aura raison des résistances de cette malheureuse. Vous avez fini, oncle Adrien ? Nous allons partir immédiatement, car il fait effroyablement humide ici, et vous êtes toujours glacée, ma pauvre Noella. Ces misérables voulaient donc vous faire mourir de froid ?

— De froid et de faim, oui. Je n'ai rien mangé depuis hier.

Une exclamation furieuse s'échappa à la fois des lèvres de Ghislain et du vieillard.

— Les monstres ! Mais que voulaient-elles de vous, Noella ?

— Vous faire attirer, par un mot écrit de ma main, dans quelque guet-apens. J'ai refusé. La femme qui m'avait intimé cet ordre — peut-être la même que celle-ci, je ne sais, car elle était masquée, — est revenue deux fois à la charge, en me déclarant toujours que je ne recevrais aucune nourriture avant d'avoir écrit. Lorsque vous êtes entré dans ma prison, j'avais fait le sacrifice de ma vie, car je sentais que je ne pourrais supporter encore une nuit et une journée semblables.

— Et c'était pour moi que vous enduriez ce martyre, ma fiancée bien-aimée ! Pourrai-je jamais vous témoigner assez de reconnaissance et d'amour en retour d'une résolution si héroïque ! Mais partons vite ! Nous allons vous conduire à Rocherouge.

— A Rocherouge ! les réveiller en pleine nuit ! Et toutes ces explications à donner ! Stanislas, ne

trouvez-vous pas plus simple que je reste jusqu'au matin chez Bertine ?

— Dans ce taudis ! Et la pauvre Julienne est morte ce matin.

— Justement, je crains que la malheureuse mère ne cherche à attenter à sa vie dans un accès de désespoir. Je veux essayer de la raisonner, de faire pénétrer dans sa pauvre âme, en face du lit de mort de cette angélique Julienne, quelque bienfaisante lueur de foi — pour elle d'abord, âme tristement égarée, hélas ! pour vous ensuite, Stanislas, afin d'obtenir de son remords d'utiles révélations.

— Mais tout vous manquera dans ce lamentable logis ! C'est impossible, Noella.

— Si, si, je vous assure ! je trouverai bien quelque chose à manger.

— Laissez Mlle Noella agir comme il lui plaira, Monsieur le duc, interrompit Martin. Et quant à la question de nourriture, ne vous en inquiétez pas, j'y pourvoirai. En route, maintenant, si vous le voulez bien.

Ghislain reprit son cher fardeau, léger pour ses bras vigoureux, et, précédé du vieillard portant la lanterne, s'engagea dans le long couloir souterrain.

V

## VERS LE CHATIMENT

Ce fut sous une tourmente de neige que les deux hommes, après avoir passé, ainsi que Noella, l'étroite entrée du souterrain, s'engagèrent dans le sentier délaissé depuis l'abandon des carrières. Ghislain marchait aussi rapidement que le lui permettait le sol glissant et crevassé, sans vouloir entendre les instances de Martin Régent qui demandait à porter à son tour la prisonnière délivrée.

Enfin, la mesure de Bertine Vaillant apparut. Une mince clarté filtra derrière les vitres de la chambre de Julienne.

Ghislain pressa le pas, il s'arrêta devant la porte vermoulue et frappa un coup. Rien ne bougea à l'intérieur.

Il frappa une seconde, une troisième fois. Même silence.

— Pourvu qu'il ne soit pas trop tard ! murmura Noella.

Martin s'avança, il posa la main sur le loquet et poussa la porte sans difficulté. Il fit quelques pas au

delà du seuil, en projetant autour de lui la lueur de sa lanterne.

La première petite pièce était déserte. Par la porte entr'ouverte en face des arrivants passait un peu de lumière.

Noëlla, maintenant debout, s'avança lentement vers cette porte en s'appuyant au bras de Ghislain, elle la poussa doucement.

Sur le pauvre lit était étendue Julienne, les mains jointes sur son crucifix. La tremblante lueur d'un petit cierge éclairait son fin visage blanc et paisible, endormi seulement, aurait-on dit... Affaissée sur le lit mortuaire, les cheveux épars et la tête cachée entre ses mains, se tenait Bertine Vaillant, aussi immobile que la jeune morte elle-même. A l'entrée des arrivants, elle leva un instant ses yeux affreusement creusés, les enveloppa d'un regard inconscient et remit son front entre ses mains.

Noëlla et Ghislain s'avancèrent jusqu'au lit. La jeune fille se pencha et posa ses lèvres sur le front de Julienne. Puis, courbant la tête avec recueillement, elle murmura une courte prière.

— Venez maintenant, ma Noëlla, dit doucement Ghislain, venez vous reposer et vous réchauffer ; nous parlerons après à cette malheureuse. Tenez, notre fidèle ami a disparu. Cet être admirablement dévoué est parti, je gage, à la recherche de quelque nourriture pour vous.

Il conduisit Noëlla dans la pièce voisine et chercha un peu de bois, mais n'en put découvrir un morceau dans cette demeure dénuée de tout. Alors, sans hésiter, il s'empara d'un vieux coffre et se mit à le démolir, sans grande difficulté, car les planches ne tenaient plus que par quelques clous rouillés. Bientôt une flamme superbe s'élevait dans le primitif foyer, près duquel Ghislain avait installé le plus confortablement possible sa fiancée.

Devant elle, il s'était assis, fort las, lui aussi, malgré sa vigueur physique. Tous deux demeuraient silencieux. Noëlla, brisée de corps et d'esprit, s'engourdisait dans la tiédeur qui l'enveloppait maintenant ; Ghislain songeait à l'avenir, à ce lendemain qui amènerait sans doute l'arrestation des misérables criminelles à qui il venait d'enlever sa fiancée.

— Comme l'oncle Adrien tarde ? murmura-t-il tout à coup. Pourvu qu'il ne lui soit pas arrivé malheur !

Noëlla en entendant ces mots, sortit de sa demi-tourneur.

— A cause de moi ! Oh ! Stanislas, vous auriez dû le retenir !

— Il me semble que j'entends des pas ! dit le jeune homme en se levant et en se dirigeant vers la porte.

C'était bien Martin, en effet, il entra en secouant son manteau blanc de neige et posa à terre un assez large panier.

— Mais d'où venez-vous, mon bon oncle ? s'écria Ghislain.

— De chez vous, Monsieur le duc, répondit le vieillard tout en enlevant son manteau.

— D'Eyrans ! Par ce temps ! C'était une folie, mon pauvre ami !

— C'était fort simple, au contraire. Eyrans n'est pas loin d'ici, j'y ai été rendu bien vite en courant un peu — car j'ai encore de fameuses jambes, croyez-le, mon cher maître. Là-bas, j'ai trouvé aussitôt tout ce qu'il me fallait. La vieille Adolphine avait précisément fait du bouillon hier. C'est ce qui conviendra mieux pour le moment à Mademoiselle.

Il prit dans le panier un réchaud, un petit pot plein de bouillon, et bientôt il se trouvait en mesure d'offrir à la jeune fille un breuvage chaud, à l'arome appétissant.

— Quel dévouement ! Combien je vous remercie, Monsieur Dugand ! dit Noëlla tout émue en posant sa petite main sur celle du vieillard. Mais vous aussi avez besoin de vous reconforter, après de telles fatigues... et vous de même, Stanislas — Ghislain, veux-je dire. Vous avez dû avoir si froid, sans ce manteau dont vous avez absolument tenu à m'envelopper !

— J'ai apporté du bouillon pour Monsieur le duc dit Martin en sortant un second petit pot.

— Et vous vous êtes oublié, naturellement ? Eh bien, pour votre punition, c'est vous tout seul qui allez boire cela ! dit Ghislain d'un ton péremptoire.

— Monsieur le duc ! on ! jamais, jamais. Vous ne me ferez pas ce chagrin ? balbutia le vieillard désolé.

— Un chagrin, à vous ? Non certes, mon fidèle ami. Cependant, je ne veux pas céder. Tenez, nous partageons. Oh ! cela, je l'exige absolument.

Cette fois, Martin dut s'incliner. Et bientôt, un peu reconfortés et réchauffés, les deux hommes et la jeune fille échangeaient encore quelques explications sur les faits dramatiques qui venaient de se dérouler. Dans la pièce voisine, rien ne bougeait. La malheureuse mère demeurait plongée dans sa douleur farouche.

— Je vais essayer de lui parler, dit Noëlla en se levant.

Elle chancela un peu, car elle demeurait encore faible et légèrement étourdie. Mais le bras de Ghislain était là, prêt à la soutenir. Elle s'y appuya et entra dans la chambre mortuaire.

Bertine ne bougea pas. La jeune fille s'agenouilla près du lit et s'absorba quelques minutes dans une ardente prière. Près d'elle, Ghislain se tenait debout et incliné. Sur sa belle physionomie expressive se lisait une émotion profonde.

Noëlla se leva, elle regarda longuement Julienne en murmurant :

— Aidez-nous, chère petite sainte

Puis elle s'approcha de Bertine et posa doucement sa main sur son épaule.

La pauvre créature eut un sursaut et leva vers Noëlla des yeux égarés. Alors la jeune fille, avec ce charme dont elle avait le secret, avec cette foi ardente et cette charité qui remplissaient son âme, se mit à lui parler de Dieu, du ciel où se trouvait certainement Julienne, de la miséricorde divine qui l'attendait elle-même, si elle voulait, pour la réunir à sa fille chérie.

Des larmes montaient aux yeux de Ghislain. Les paroles de sa fiancée revivaient de très lointains

souvenirs, d'autres paroles presque semblables, dites par la voix douce de sa mère. Les enseignements chrétiens de ses premières années se précisaient depuis quelque temps, sortant de l'ombre épaisse qui avait voilé sa mémoire à dater du jour où Martin Régent l'avait enlevé au château de Sailles. Et une émotion intense l'étreignait devant le touchant tableau de la jeune fille affectueusement penchée vers cette triste créature, cherchant à faire naître en elle la résignation et le repentir.

Mais Bertine ne paraissait pas entendre. Les traits crispés, elle laissait son regard sombre errer devant elle.

Tout à coup, elle étendit la main et repoussa Noella.

— La revoir, Julienne? Vous savez bien que c'est impossible! Elle était un ange, et moi... moi, je suis une misérable. Nous sommes séparées pour toujours! fit-elle d'une voix rauque, en se tordant les mains.

— Ne parlez pas ainsi! Le repentir peut tout obtenir. Et je veux croire, Bertine, que vous vous repentez sincèrement du passé.

La femme eut un brusque mouvement en arrière.

— Bertine? Comment savez-vous que je m'appelle ainsi?

— N'êtes-vous pas l'ancienne femme de chambre de la comtesse de Vaulan.

Bertine eut un violent frisson.

— Vous savez aussi? Qui donc vous a appris?

Ghislain s'avança.

— C'est moi, Bertine, je suis Ghislain de Vaulan.

— Ah! je m'en doutais bien! murmura-t-elle. Vous ressemblez tant aux portraits de là-bas! Et puis j'avais reconnu vos grands yeux bruns, doux et fiers comme autrefois. Voyez-vous, je vous ai revu bien souvent, dans les épouvantables cauchemars qui ont fait, pendant des années, de mes nuits un véritable martyre!

Elle parlait d'un ton saccadé, un peu sifflant; un effroi rétrospectif semblait passer dans ses yeux ternis, profondément creusés.

— Pourquoi cela! dit la voix frémissante de Ghislain. Quels souvenirs vous rappelais-je donc, pour vous produire un tel effet?

Le visage de Bertine se raidit soudainement.

— Rien, rien... Laissez-moi, je n'ai rien à dire.

Noella se pencha et posa sa main fine et blanche sur celle de Bertine, déformée et noircie.

— Bertine, je vous en supplie, réfléchissez! Par quelques mots, vous pouvez réparer les fautes de jadis. Car nous savons que vous connaissez bien des choses qui peuvent aider M. de Vaulan à reconquérir ses droits. Bertine, au nom de Julienne, de votre chère petite morte qui vous attend dans le ciel dites-nous ce que vous avez pu voir au château de Sailles!

Bertine tremblait convulsivement. Ses yeux un peu hagards se posèrent longuement sur la jeune morte. Puis elle se tourna vers Noella et Ghislain.

— Après tout, que m'importe! dit-elle d'une voix rauque. Avant, quand elle vivait, je n'aurais rien dit, parce qu'elles m'auraient fait disparaître.

Je sais de quoi elles sont capables. Mais aujourd'hui que ma Julienne est partie, je peux parler, je ne crains plus de mourir. Et si, comme vous le dites, mes aveux peuvent me donner la paix, je ne regretterai rien. La paix! je ne la connais plus, depuis que j'ai vu mourir successivement tous mes enfants et la noire misère s'abattre sur nous! C'est alors que le remords a commencé à me torturer, et depuis il ne m'a plus quittée. J'ai essayé de l'étourdir, et il était là toujours!

Les mots s'échappaient maintenant, pressés, de sa gorge haletante. Elle racontait ses débuts au château de Sailles, l'empire qu'avait pris sur elle la baronne Van Hotten, insinuante et généreuse. Toute la domesticité, d'ailleurs, était à la dévotion de cette femme habile qui savait payer à propos et sans compter le plus léger service, cela, avec l'argent distrait des sommes considérables données par le duc de Sailles pour l'entretien de la maison, et si adroitement que rien ne paraissait en souffrir. C'est ainsi qu'elles avait fait de Bertine une complice, presque inconsciente d'abord de la tâche qu'on lui faisait remplir. Peu à peu, la femme de chambre avait compris cependant. Mais elle était comblée de présents, auxquels venaient s'ajouter de fortes sommes d'argent, et, plus encore peut-être, sa bouche était close par la peur que lui inspirait la Javanaise, cette créature étrange qui semblait tout voir et tout connaître et qu'elle devinait capable de ne reculer devant aucun crime. Non, pas même devant la mort de la malheureuse comtesse de Vaulan, lorsqu'un papier échappé à la main de la jeune femme évanouie lui avait révélé que celle-ci était prévenue du crime perpétré sur elle et sur l'enfant.

— Je l'avais ramassé la première, j'y avais jeté les yeux. Mais Akelma me l'enleva des mains, le lut et devint couleur de cendre. Lorsque Mme de Vaulan, en revenant à elle, réclama ce papier, Akelma déclara n'avoir rien vu... et je dis comme elle. Puis la Javanaise m'envoya demander une tisane calmante. Quand je revins, une odeur étrange flottait dans la chambre, et Mme la comtesse dormait. Elle ne se réveilla jamais.

Bertine se laissa tomber sur une chaise et pressa son front entre ses mains tremblantes.

— Le soir même, je trouvai dans ma chambre une grosse somme, destinée à acheter mon silence. Mme Van Hotten me connaissait, elle savait que je désirais passionnément devenir riche. Et elle n'eut pas de peine, une fois que je fus mariée, à nous décider à nous expatrier à Java, où elle nous promettait monts et merveilles. Nous n'y avons trouvé que la misère. Et c'est-là, à la mort de mon premier enfant, que le remords a commencé à s'emparer de moi. Depuis, il ne m'a plus laissée en repos. Quand je rencontrais le regard si pur de ma Julienne, je frémisais jusqu'au fond de l'âme. Oh! si elle avait connu les fautes de sa mère, quel martyre pour elle, mon pauvre petit ange.

Des larmes lentes coulaient maintenant sur ce visage flétri, ravagé par la misère physique et morale



Quelque chose semblait se détendre chez cette femme en même temps que s'échappait enfin le secret qui la torturait.

Ghislain, dont le visage était extrêmement pâle, se pencha et posa sa main sur le bras de la malheureuse.

— Bertine, vous venez de réparer, par cet aveu, votre coupable complicité. Lorsque les misérables criminelles paraîtront devant les tribunaux, puis-je compter sur vous pour répéter ce que vous venez de nous dire ?

Elle leva les yeux et dit d'une voix ferme :

— Oui, je le répéterai, je ne crains plus rien maintenant, et je serai heureuse de contribuer à vous faire rendre ce qui vous appartient, car vous avez été si bon pour ma Julienne ! Autrefois, vous étiez déjà ainsi, doux et charitable au pauvre monde comme elle, votre pauvre mère. Mais rien ne pouvait m'émouvoir alors, dominée que j'étais par la passion de l'or et la haine du travail. Comme elles s'en sont servies, les misérables femmes ! Mais c'est fini, la punition va venir, et vous rentrerez en maître au château de Sailles, Monsieur de Vaulan. Alors, vous essayerez de pardonner à la pauvre Bertine, qui a tant souffert à cause de ses fautes.

— Bertine, comme chrétien, et aussi en souvenir de votre sainte petite Julienne, je vous pardonne, au nom de ma pauvre mère et au mien, dit gravement Ghislain.

— Merci ! murmura la malheureuse avec un soupir de soulagement.

Elle se leva, s'agenouilla devant le lit mortuaire et enfouit son visage dans les couvertures.

— Laissons-la, murmura Ghislain à l'oreille de Noella. Sa douleur s'est transformée, elle n'est plus effrayante et farouche comme tout à l'heure. Peut-être la pauvre créature va-t-elle essayer de prier.

Ils rentrèrent dans la pièce voisine d'où Martin avait suivi toute cette scène et entendu les paroles de Bertine. Ghislain prit la main du vieillard qui semblait en proie à une violente émotion.

— Etes-vous sûr enfin, oncle Adrien, que la religion possède dans son sein des âmes assez belles pour faire contrepoids aux hypocrisies sacrilèges d'une Van Hottem ? Comprenez-vous la puissance qu'elle possède sur les cœurs coupables et les transformations admirables qu'elle peut opérer en eux ?

— Oui, je comprends que j'ai eu tort, qu'il est des douleurs qui ne peuvent être consolées que par elle, des ruines morales qu'elle seule aussi relève, et aussi des vertus qui ne peuvent exister qu'incomplètes ou fragiles en dehors d'elle.

La petite main de Noella s'étendit d'un geste spontané et serra celle du vieillard que Ghislain laissait libre.

— Voilà un loyal aveu, Monsieur Régent, et qui vous méritera de grandes grâces ! Vous êtes un noble cœur, et votre élève est digne de vous, lui qui va vers la vérité avec tant de droiture et de courage, avec une ferme désir de la foi !

Une douce flamme passa dans le regard de Ghislain.

— Voulez-vous que je vous donne un grand bonheur, ma chère petite fiancée ? Tout à l'heure, devant cet angélique lit de mort, et en entendant les paroles que vous adressiez à cette pauvre créature, j'ai compris tout à coup que vos prières étaient exaucées, que j'avais la foi vive, entière, absolue.

Noella eut un long frisson de bonheur.

— Dieu soit loué ! murmura-t-elle d'un ton vibrant d'allégresse. Lorsque le Seigneur nous aura unis, nous ne ferons plus qu'un cœur et qu'une âme, Ghislain !

De nouveau, tous trois s'assirent devant le foyer, et, dans une grave causerie entrecoupée de longs silences pleins de songeries, attendirent les premières lueurs du jour.

Alors Ghislain se leva en déclarant qu'il allait se rendre à Rocherouge pour demander une voiture afin de ramener l'ex-prisonnière. Puis, aussitôt le télégraphe ouvert, il préviendrait les autorités afin que l'on opérât l'arrestation des coupables.

— Quelle stupéfaction vous allez jeter à Rocherouge, Ghislain ! dit Noella. Mme Van Hottem était leur amie. Heureusement, Mlle Charlotte ne se trouve pas là en ce moment, car il aurait été dur pour elle d'apprendre que celui qu'elle considérait presque comme son fiancé est le fils d'une épouvantable criminelle.

— Il y a bien d'autres choses qui lui seront dures ! murmura Ghislain avec un sourire de légère ironie. Allons, je vous laisse sous la garde de l'oncle Adrien, chère Noella, et je cours jeter là-bas la révolution.

.....  
Ce matin-là, Mme Van Hottem, en s'éveillant, constata avec un peu d'étonnement que sa fidèle Javanaise n'était pas à son poste accoutumé au pied du lit où elle guettait chaque jour le réveil de sa maîtresse. La baronne sonna une femme de chambre et s'informa d'Akelma.

— Personne ne l'a encore vue ce matin, Madame la baronne, lui fut-il répondu.

Mme Van Hottem pensa :

— Elle est sans doute occupée avec la prisonnière. Peut-être a-t-elle trouvé un bon moyen pour l'obliger à obéir sans délai.

Et sans s'inquiéter davantage, elle se fit coiffer et habiller et s'assit dans le salon voisin de sa chambre pour attendre la servante qui allait certainement venir lui faire son rapport.

Mais les instants s'écoulaient et Akelma n'apparaissait pas. Peu à peu, l'anxiété gagnait la baronne. Depuis qu'elle avait pressenti en l'ingénieur d'Eyrans ce Ghislain de Vaulan si mystérieusement disparu, depuis surtout que la Javanaise avait surpris l'entretien du jeune homme et de sa fiancée, révélant qu'il était prêt à tout tenter pour recouvrer ses droits, elle se trouvait en proie à des inquiétudes atroces. Ses nuits se passaient sans sommeil ou se peuplaient d'épouvantables cauchemars, et, durant le jour, les moindres faits la jetaient en d'étranges alarmes.

Voyant que la singulière absence d'Akelma se prolongeait décidément, elle quitta son appartement

et gagna la chambre de la Javanaise. Le lit n'avait pas été défait, et le grand manteau dont s'enveloppaient la servante pour ses espionnages au dehors était jeté sur une chaise — preuve certaine qu'elle n'était pas sortie du château.

A l'office, tous les domestiques répétèrent de nouveau qu'ils ne l'avaient pas vue ce matin. Mme Van Hottem, de plus en plus inquiète, se mit alors à parcourir le château. En passant dans un couloir, elle se baissa tout à coup et ramassa un morceau de soie rayée rouge et jaune, qui semblait avoir été violemment arraché.

— Un morceau de sa coiffure ! murmura-t-elle d'une voix tremblante. Mais alors... que s'est-il passé ?...

Aussi vite, que le lui permettait son embonpoint, elle gagna la grosse tour, gravit les marches jusqu'au second étage. Un cri de rage et d'effroi lui échappa à la vue de la porte ouverte et de la prison vide.

— Ils l'ont enlevée ! Et Akelma est en leur pouvoir ! Nous sommes perdus !

Elle s'appuyait au mur, car ses jambes frissonnantes avaient peine à la soutenir.

Soudain, elle sursauta.

— Ils vont prévenir la justice ! On va venir m'arrêter ! Et Pieter, Pieter qui ne se doute de rien ! Il faut fuir sans retard !

Cette pensée la galvanisa. Elle redescendit, courut presque jusqu'à l'appartenant des ducs.

Contre sa coutume, Pieter était déjà levé, à cette heure matinale pour lui. Il avait décidé d'aller taquiner quelques lapins dans le parc, afin de s'exercer au noble plaisir de la chasse. En chantonnant un refrain inepte, le jeune baron achevait donc de s'habiller, lorsqu'un coup bref fut frappé à sa porte.

— Entrez !... Ah ! c'est vous, ma mère !... Ciel ! qu'elle mine !

D'un geste, la baronne lui intima le silence, tout en jetant un coup d'œil vers le cabinet de toilette où le valet de chambre rangeait les effets de son maître.

— Viens chez moi, j'ai à te parler, dit-elle d'une voix sourde.

— Est-ce très pressé ? Laissez-moi au moins attacher ma cravate.

— Viens, te dis-je ! répéta-t-elle en lui saisissant le bras.

En maugréant, Pieter se laissa emmener. Une fois dans la chambre de sa mère, il demanda d'un ton rogue :

— Eh bien ! dites-moi maintenant ce que signifie tout cela !

— Cela signifie que tout à l'heure peut-être, Ghislain de Vaulan, muni de preuves écrasantes, va venir nous chasser d'ici... me faire arrêter.

Pieter bondit.

— Vous dites !... Vous faire arrêter ? Pourquoi ?

Auriez-vous, par hasard, falsifié le testament ?...

— Le testament est absolument véritable.

— Alors ?...

La pâleur de la baronne se fit plus intense. Elle prit les mains de son fils et plongea son regard dans les yeux du jeune homme.

— Pieter, on m'accuse... d'avoir fait mourir la comtesse de Vaulan, d'avoir tenté d'empoisonner son fils...

— C'est idiot ! Ces accusations ne tiendront pas debout ! Vous n'avez pas une minute à vous préoccuper de pareilles sornettes ! s'écria Pieter avec colère. C'était vraiment bien la peine de me faire cette peur.

Elle lui saisit violemment le bras.

— Pieter, la situation est grave. Il faut nous éloigner, quitter cette demeure, laisser tomber tout ce tapage qui se prépare.

— Fuir !... Ah ! ça ! on croirait vraiment que vous êtes coupable !

La baronne tressaillit de tout son être et lâcha le bras de son fils. Celui-ci continua avec une véhémence rageuse :

— Ah ! non, par exemple, je ne m'en irai pas ! Si vous croyez que je vais laisser comme cela la place à ce Dugand ! Qu'il vienne donc, avec ses accusations, nous aurons vite fait de les réduire à néant !

Elle joignit brusquement les mains.

— Pieter, je t'en supplie ! Je sens que rien ne pourra nous sauver ; tandis qu'en fuyant nous emporterons de quoi vivre.

La main de Pieter se posa violemment sur le bras de sa mère.

— Mais dites alors que ces gens vous accusent avec raison ! Sans cela, vous vous moqueriez de leurs preuves !

Blême, les traits convulsés, elle murmura :

— Pieter !... c'était pour toi... pour te faire riche et heureux...

Il eut une imprécation et lâcha le bras de sa mère.

— Ah ! c'est donc vrai !... La réussite est parfaite ! Me voilà devenu un misérable sans le sou, dont tout le monde s'écartera parce qu'il est le fils d'une criminelle.

Une rage folle s'emparait de lui, les mots sortaient de ses lèvres comme un flot furieux. Et sa mère, tremblant convulsivement, les yeux dilatés, écoutait cet enfant pour lequel elle avait sacrifié jusqu'à son âme, et qui ne trouvait en ce moment à lui adresser que les plus durs reproches à cause de la misère toute proche pour lui — car, au point de vue moral, Pieter ne paraissait pas frappé. Pour lui, l'honneur était un mot sans beaucoup de sens, l'argent avec le bien-être qu'il procure primant tout.

Il s'interrompit soudain. La baronne venait de chanceler, un flot de sang lui montait au visage. Les bras débiles de son fils ne purent la soutenir, et elle s'écroula sur le parquet.

(A suivre)